

2

Atelier d'écriture Atelier dessin-peinture 2010/2011

Interdisciplinarité

Art de faire travailler ensemble des personnes issues de diverses disciplines. L'intérêt est de parvenir à un but commun en confrontant des approches différentes d'un même problème.



Illustration de couverture (détail) **Kirstin B. Skjelstad**

Préambule

Comme l'an dernier, un travail interdisciplinaire a réuni les ateliers de dessin peinture et les ateliers d'écriture. Cette année, la tentative fut également expérimentale, puisqu'à qu'à l'inverse de l'année précédente, ce sont les textes qui furent proposés à nos amis peintres, leur offrant toute latitude d'illustration, de récréation, ou de transfiguration des œuvres. L'aventure parut facile à certains, difficile à d'autres, avec une interrogation : quel choix opéré ? Partir de l'idée générale du texte, d'un extrait, d'une phrase, d'un simple mot ? Comment sans support visuel, se laisser guider par ses impressions, ses perceptions ou ses sensations ?

Pleine de ses questionnements, l'expérience fut cependant riche de découvertes, car comme l'a dit Georges Braque, Écrire n'est pas décrire, peindre n'est pas dépeindre. La vraisemblance n'est que trompe l'œil.

Nadine NAGEL et Xavier CAHEN

Paris, le 30 Mai 2011





1

D'après ce que disent les gens...

D'après ce que disent les gens, les vieux sont insupportables.

D'après ce que disent les gens, les jeunes sont odieux.

D'après ce que disent les gens, les enfants sont mal élevés.

D'après ce que disent les gens, le nouveau gouvernement ne va pas changer grand-chose.

D'après ce que disent les gens, Noël sera cette année difficile pour tout le monde.

D'après ce que disent les gens, nous entrons dans une révolution technologique tellement inimaginable, que nous ne pouvons-nous projeter dans ce que sera demain.

Françoise COLAS

2

J'ai entendu dire...

J'ai entendu dire que les oiseaux manifestaient pour prendre la parole.

J'ai entendu dire que qu'en Russie, les enfants n'allaient pas à l'école à partir de moins 25.

J'ai entendu dire que le Prix Goncourt serait attribué aujourd'hui.

Françoise COLAS

3

Je n'ai jamais vu...

Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi crispé par le froid, les épaules contractées, les lèvres serrées, le souffle coupé. J'ai envie de lui crier « ouvre la bouche, respire, secoue-toi, et la chaleur t'arrivera »

Françoise COLAS

4

Il n'est jamais trop tard...

Il n'est jamais trop tard pour commencer, avancer, renoncer !

Françoise COLAS

Illustration texte 6, Odile PREVOST





Illustration texte 6, Marie-Claire du CAILAR

5

Bientôt Noël...

Deux courtes syllabes enjolivées par un tréma, un mot qu'on voit, qu'on ne lit pas, du blanc, du scintillant, une attente, un événement pour les petits et pour les grands.

Françoise COLAS

6

Quand il pleut...

Quand il pleut, cela m'apaise et adoucit mes peines, je me dorlote à la maison et m'autorise à lire, à rêver. Je rêve à la Bretagne et m'y envolé pour enfileur mon ciré et chausser mes bottes.

Françoise COLAS



7

Un souvenir de la toute petite enfance

J'ai quatre ans et on me confie ma première mission d'importance : aller au pain. « Françoise, tu vas aller chercher le pain toute seule ; surtout, va chez le petit boulanger car tu n'auras pas la rue à traverser ». La fierté, la peur, mais je suis grande. Descendre les deux étages, sortir du porche, tourner à droite, puis encore à droite. « Bonjour Madame, un pain de deux livres s'il vous plait ». Les baguettes, c'est pour les autres. Chez nous, c'est du gros pain, parfois du pain au poids. La boulangère en met un morceau sur la balance et si le compte n'est pas juste, elle rajoute un petit bout pour compléter. On appelle ça « la pesée ». Quand on revient à la maison, on a envie de manger la pesée, surtout si elle sent bon, si la croûte est craquante. C'est comme le quignon de la baguette ou le coin du Petit Lu. Je remonte précautionneusement la rue de la Clé, il ne faut pas que le pain glisse. J'évite les chiens, c'est lourd ! Les escaliers maintenant, deux fois les dix-sept marches. Je sonne, je suis arrivée. Oui, je suis grande !

Françoise COLAS

8

Un souvenir de la toute petite enfance

De ma petite enfance il ne me reste qu'un souvenir, souvenir qui, je crois bien, est inscrit en moi pour toujours. Quel culot, quelle place il prend ce mauvais souvenir, je ne lui ai pourtant jamais demandé de rester. Il se croit important mais je n'ai qu'une envie, c'est de m'en débarrasser à tout jamais. Enfin je sais qu'il sera toujours là, mais alors à une toute petite place, toute petite, toute petite et là on pourra vivre ensemble. En même temps je pense à certains arbres qui ont des formes tellement bizarres, dues au vent, aux tempêtes mais ils vivent, c'est ça l'important.

Martine DELLOYE

9

Un souvenir de la toute petite enfance

D'abord je me rappelle de très peu de choses de ma petite enfance seulement quelques images fugaces. D'abord nous étions dans notre premier appartement avec mes parents, il se trouvait dans une petite résidence tranquille près de la sous-préfecture de Palaiseau en Région parisienne. Nous prenions le petit déjeuner et papa dans un geste maladroit s'est renversé le café brûlant sur son pyjama. On peut dire que c'est un geste maladroit.

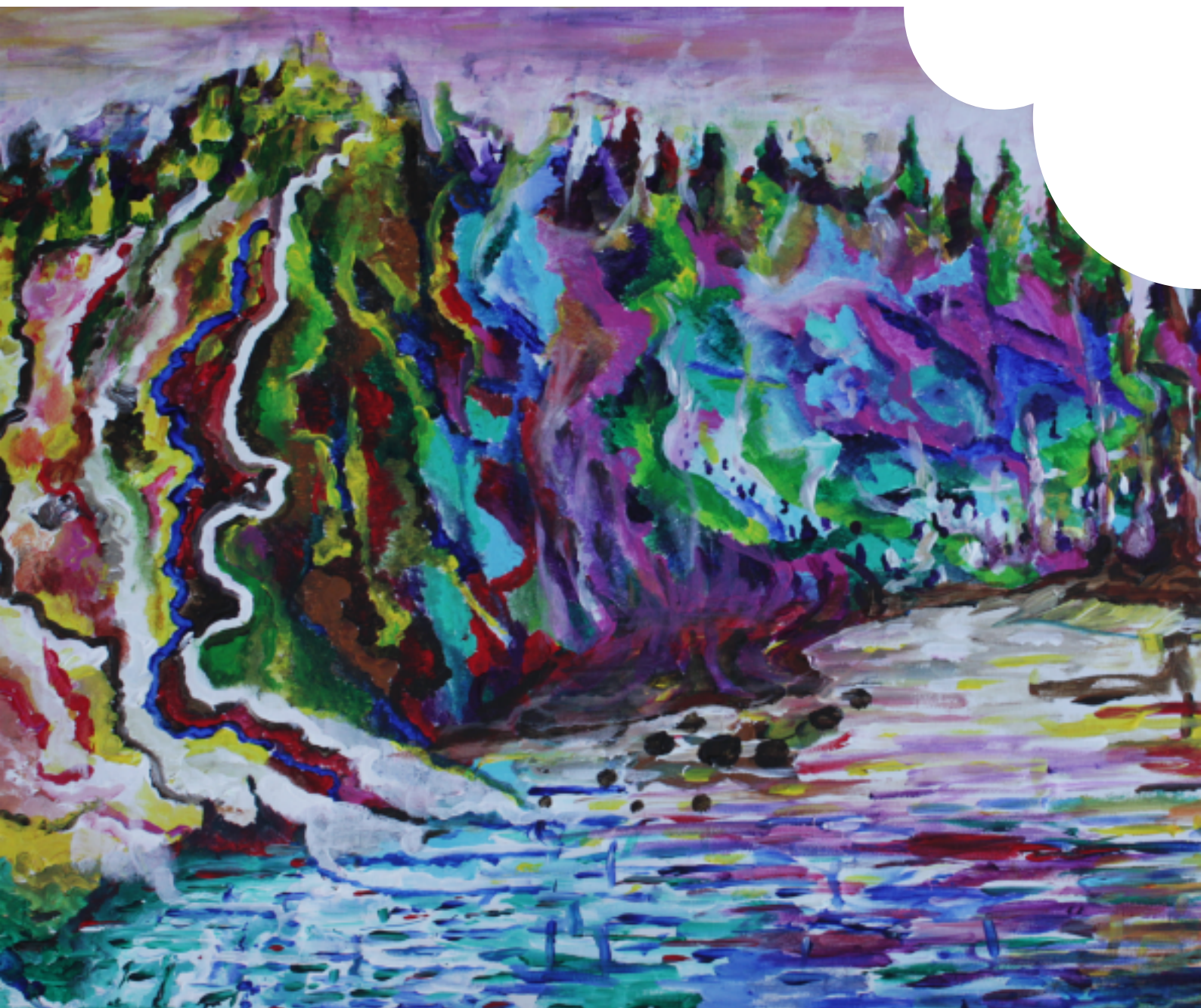
Le deuxième souvenir que j'ai se passe dans le même appartement lorsque mes parents se sont disputés violemment. La conséquence de la dispute fut que papa voulait que je quitte maman avec lui. Le sentiment de séparation d'avec maman m'était insupportable

et j'ai hurlé à papa que je ne voulais pas abandonner maman. Cela montre que le très jeune enfant est plus proche de sa mère que de son père. Je me souviens également du terrain de jeu au milieu des immeubles qui formaient un carré. Il y avait du sable et des attractions pour les jeunes enfants. J'y ai joué longuement en fin de journée sous la surveillance de maman que je ne manquais pas de guetter pour voir si elle me regardait.

L'école maternelle Edouard Vaillant où j'étais élève j'en ai gardée très peu de souvenirs. Elle se trouvait en haut de la côte qui longeait mon immeuble. J'y suis retourné adulte et tout me paraissait plus petit. Je me souviens d'une petite sirène décorée de manière sommaire en tissu bleu nuit avec des étoiles, elle servait à nous présenter un spectacle mais je ne me souviens pas de la représentation. A l'école je me rappelle enfin de la cour de récréation où je partageais les jeux d'un petit garçon appelé Thierry Donèze. Par la suite j'ai affublé mon cousin Thierry de ce patronyme de Donèze et c'est resté jusqu'à aujourd'hui !

Christophe GERRY

Illustrations *texte 10*, **Olivier GOURION**





10

Un souvenir de la toute petite enfance

Je suis née au bord de la mer et du plus loin que je me souviens, j'entends le clapotis des vagues qui me bercent alors que j'ouvre à peine un œil. A travers les persiennes fermées filtrent le reflet dansant des rayons du soleil qui viennent éclabousser les draps de petites tâches argentées qui se dandinent au rythme des vaguelettes.

Je me souviens de l'odeur du café qui emplit déjà la maison et que ma grand-mère, la première levée prépare avec minutie dans la vieille cafetière surmontée d'un filtre dans lequel elle verse régulièrement quelques lampées d'eau chaude. Je me souviens qu'en sautant de mon lit encore toute endormie, je vais sur la véranda et regarde à travers les piliers de la balustrade de pierre, la plage qui s'étale sous mes yeux. A cette heure matinale, elle est encore déserte ou presque. Seul un pêcheur tout au fond est là, assis sur le sable. Sa silhouette se découpe comme une ombre dans la lumière du soleil qui s'élève paresseusement à l'horizon. Son dos courbé, sa casquette sur la tête, figé dans une immobilité sereine, il surveille sans doute d'un œil les mouvements de sa canne à pêche fichée dans le sable humide et respectueusement penchée vers la mer et le soleil comme pour les saluer.

Je respire fort l'odeur des algues entassées sur le bord de la plage qui exhalent leurs effluves d'iode mais aussi de décomposition. Je sens encore aujourd'hui cette odeur et tout cela fait naître en moi comme un parfum de nostalgie.

Danièle SAUVAGE

Illustration texte 11, Marie-Claire FERRIER



Un souvenir de la toute petite enfance

C'est un relief digne d'une description impressionniste surtout à une période de transition entre la fin de l'hiver et le début du printemps. Un espace divinement décorés par une multitude de fleurs avec des senteurs inoubliables mais celle qui m'a le plus marqué, c'est le narcisse sauvage avec ses petites clochettes jaunâtres qui régalaient les abeilles et les narines. L'ensemble de cette mise en scène périodique nous régale chaque année avec des variétés d'herbes entremêlées l'une et l'autre, l'odeur de l'anis et les pieds de saint foin peuvent régaler les amateurs de ces richesses terrestres que Marc VEYRAT vénère dans sa chère Savoie.

Cet événement s'additionne à un autre bien entendu car pour apprécier ses beautés, il faut se trouver une raison de développer son sens critique en souvenirs, en mémoire et surtout en émotion. Cette époque si représentative comme marquée sur du marbre. **C'était chez mon grand-père et j'étais quasiment le seul parmi ses petits-fils qui l'accompagnait pour sortir les vaches dans le pré.** Au début, j'étais attiré par les exercices matinaux des veaux qui faisaient des rallyes dans la cour de l'étable, ensuite c'était de les voir paître l'herbe dans le pré traversant parfois des cours d'eau reproduisant un bruit si plaisant accompagné par un concert de chant d'oiseaux autour du pré et pour en finir mon grand-père trayait la vache sur place et on se régalaient de cette belle substance si nutritive LE LAIT !

Damane HALLALOU

Scripto-clip ou logo rallye

(Les participants à tour de rôle introduisent un mot repris par tous à chaque bing donné par l'animatrice)

J'adore l'**internet**. Quelle révolution, quelle liberté, quelles possibilités nouvelles, je surfe, je vague, je glisse et qu'on ne me dise pas que c'est moins bien qu'avant, que c'est maléfique ou dangereux, qu'il faut s'en protéger, se mettre un **tablier** pour en éviter les effets néfastes.



Pour moi, c'est un nouveau monde, un continent à explorer, une encyclopédie en permanence à portée de main, une aide à la mémoire. Rentrer chez soi, s'asseoir sur sa **chaise**, de mettre devant son écran, ouvrir sa messagerie, consulter ses courriels, être dans l'immédiateté, une approche d'**écologie** somme toute car plus de papier ni de crayon. Aller sur ses sites favoris pour y trouver une adresse, un synopsis de film, une **jolie** photo à enregistrer puis à envoyer à quelqu'un qui en a justement envie ou besoin, par exemple à **Claire** qui cherchait ce meuble scandinave au design des années 60 qu'elle avait vu chez sa grand-mère et souhaitait identifier.

Françoise COLAS

Illustration texte 11, Paul-Éric STERN



Scripto-clip ou logo rallye

Il faisait lourd ce soir-là. A l'horizon, les derniers rayons du **soleil** se frayaient un chemin au travers de nuages violet sombre.

Alice était descendue sur la **plage**, une glace à deux boules - **chocolat** pistache (ses parfums préférés) dans une main, son éventail andalou en dentelle rouge et noire dans l'autre. Malgré l'air que brassaient les pales du vieux ventilateur, il faisait encore trop chaud dans la véranda pour y rester plus longtemps ; il fallait sortir, se rafraîchir en marchant au bord de l'eau.

Détail



Envahie par l'agréable sensation des vaguelettes tièdes qui lui caressaient les pieds et la délassaient enfin, elle aperçut tout à coup dans le lointain une lueur jaune orangée qui lui paraissait venir d'une **lanterne**. Intriguée, elle se mit à marcher dans sa direction. Sa progression était difficile car la nuit était bel et bien tombée maintenant. De plus, de gros blocs de granit gris anthracite qu'elle devinait parfois plus hauts qu'elle, gênaient sa marche.

Arrivée au pied d'un de ces énormes monolithes, elle distingua alors une forme. Cette forme éclairée par la lumière vacillante de la lanterne bougeait lentement, sans heurts ni hâte, comme méticuleusement. **C'était un pêcheur. Au près duquel se trouvait un grand seau rempli de quelques poissons d'un beau bleu argenté ainsi qu'à ses pieds un immense filet de corde jaunâtre qui aurait bien mérité d'être rapiécé.**

Distraite par le spectacle du pêcheur, Alice réalisa un peu tard que la glace chocolat pistache avait fondu et coulé le long de ses bras et s'était répandue en traînées brunes et vert pâle sur son joli paréo à hibiscus mauves.

Gênée par le contact visqueux de la glace fondue sur sa peau, elle empoigna un tuyau d'arrosage qui se trouvait par terre. Celui-ci, muni d'un petit **robinet** en laiton doré, alimentait en permanence la bassine où frétilaient encore les poissons.

Quelle ne fut pas la surprise d'Alice alors qu'elle se rinçait abondamment l'avant-bras, d'apercevoir posé juste à côté d'elle sur un galet, un énorme **rasoir** dont la lame acérée scintillait sous les rayons de la lune qui venait de se lever. Elle aurait juré qu'on venait de l'aiguiser ...

Isabelle GAJAC

14

Vous êtes le réveil matin d'un mauvais coucheur. Vous décidez de vous venger.

Hier matin, il m'a tapé dessus violemment parce que j'avais sonné à 7 heures comme il me l'avait demandé. Moi je savais bien que 7 heures, c'était beaucoup trop tôt vu qu'il s'était couché à 3 heures passablement éméché et qu'il s'était endormi en ronflant comme un sonneur. A propos de sonneur, c'est moi qui ai sonné, sonné, vibré, tressauté sans aucun effet sur lui. Comme il avait mis le rappel 10 minutes plus tard, j'ai remis ça et lui ai à nouveau balancé une giclée de décibels. C'est là qu'il m'a tapé dessus de toute sa hargne, tellement fort qu'il s'est blessé le poignet avec sa montre qu'il avait gardée. Mes aiguilles en ont été toutes retournées.

Illustration Michèle MEUNIER-ROTIVAL





J'étais dans un tel état que j'ai décidé de prendre les choses en main. Alors aujourd'hui, j'ai sonné tout doucement, ce qui bien entendu n'a produit aucun effet, et une deuxième fois, tout aussi doucement. Lui a continué paisiblement à dormir, cela faisait plaisir à voir. Il se refaisait une santé, moi aussi. Une heure plus tard, il a émergé, fou furieux en regardant l'heure. Il a sauté dans son slip et son pantalon et au bout d'une minute, j'entendais la porte claquer. Qu'est-ce que j'allais prendre demain. Je me concentrais sur mes aiguilles en me demandant quelle stratégie adopter. J'en parlais au 7 en qui j'avais la plus grande confiance et qui était particulièrement concerné. J'aimais bien le 7, raisonnable et mystérieux. Il réfléchissait, j'entendais son tic-tac interne. Qu'allait-il me proposer ? De toute évidence ses trois barres étaient en éveil et bientôt il me glissa à l'oreille « mets-toi d'accord avec l'oreiller pour qu'il l'empêche de se réveiller »

Françoise COLAS

15

Vous êtes le réveil matin d'un mauvais coucheur. Vous décidez de vous venger.

Je sais qu'il a une réunion déterminante pour son avenir. Je l'ai entendu en parler hier au téléphone. J'ai stoppé momentanément le tic-tac de mes aiguilles pour m'en assurer. Alors mon moment est venu...

Je suis las de ses jérémiades, de ses gueules de bois, de sa paresse, de sa fatigue. Suis-je seul responsable du temps ? Hier encore il m'a envoyé rageusement paître sur le parquet en m'entendant sonner. J'en ai été tout estourbi.

Donc, d'abord le réveiller toutes les heures, jusqu'à 4h. Bip Bip Bip Bip petite sonnerie insidieuse, Pas de coupables, pas de preuve. Je vais faire mon innocent et continuer à trotter. Puis choisir 4 h du matin pour le réveiller totalement grande aiguille sur le 12, petite sur le 7. J'en ris d'avance. Il va sans doute me frapper la tête en maugréant, mais se lèvera. Rasage, douche puis café... 4h 22 à l'horloge du four. Fumace, il ira se recoucher. Sainte nitouche, j'aurai recoiffé mes aiguilles. Enfin ce sera le moment de porter l'estocade.

Après avoir fait la crêpe pendant une heure à la recherche du sommeil, poussant et repoussant les draps, il se rendormira. Et c'est là que mes piles tomberont en panne. 7h...7h 7h...A l'horloge du four il est 11h 18, il dort toujours et il a raté sa promotion. Dommage !

Muriel CHARBIT

Votre portable sonne au théâtre

Un son connu sort de mon sac, aucun doute, c'est mon portable. Surprise, honte, horreur ! J'ai encore oublié de le couper, ce n'est pas la première fois, cela m'arrive tout le temps. J'ai un problème avec le téléphone, mes enfants me le disent « tu ne maîtrises pas ». Je cherche à l'attraper. Maudite fermeture qui se coince..., et lui qui continue à couiner. Les voisins s'agitent, protestent : « chut, dehors... » Et lui continue, continue...

Ca y est, mon sac est ouvert, je plonge la main dedans et saisis le boîtier plat, un i phone sans étui, on ne peut plus glissant, tellement glissant qu'il s'échappe de mes doigts pourtant moites et, après un gracieux slalom, vient se placer entre deux jolies jambes chaussées d'escarpins vernis. J'essaie de faire des signes à leur propriétaire pour qu'elle attrape l'objet diabolique et l'arrête. Je sens la fureur gagner les spectateurs. Sur la scène, on dirait même que les acteurs se sont tus. On n'entend plus que ma « petite musique de nuit ». Puis, un grand silence inquiétant. Mon téléphone vient de trépasser, victime d'un coup de talon aiguille rageur.

Françoise COLAS





17

Votre portable sonne au théâtre

Je ne voulais pas aller entendre ce monologue au théâtre, mais je n'avais pas pu refuser et pourtant j'aurais dû. Car je n'ai fait qu'accumuler bêtises sur bêtises. En premier j'ai oublié mon invitation, mais comme j'étais avec Caroline qui connaît tout le monde, j'ai tout de même pu entrer. Ensuite, je n'ai rien trouvé de mieux, le spectacle n'était pas commencé, de renverser mon sac tout ouvert.

A 4 pattes j'essayais de ramasser sous les sièges et les jambes de mes voisins, avec des pardons très gênés, mon porte-monnaie, mes lunettes, mon paquet de cigarettes, mon portable, enfin tout ce que peut contenir un sac de femme. Et puis le clou ! En plein spectacle mon téléphone s'est mis à sonner.

Vite, je plonge ma main dans mon sac pour l'arrêter. Je n'ai réussi qu'à le faire tomber et il a glissé sous le siège qui était devant moi. Je sentais la colère monter chez les spectateurs. J'aurais voulu être loin de là, que le plafond me tombe sur la tête, que je me réveille d'un vilain cauchemar. Heureusement un jeune garçon a pu se glisser un peu sous le siège et ramasser, après l'avoir éteint, l'objet du délit. Pendant ce temps, l'acteur avait continué son monologue comme si de rien n'était.

A la sortie j'ai été inondée de reproches, en échange j'ai inondé tout le monde d'excuses. Et puis l'acteur est venu me trouver : grâce à vous madame, j'ai pris conscience que je pouvais continuer à dire mon monologue, même dans des conditions difficiles. Je vous remercie infiniment, vous m'avez donné confiance en moi.

Martine DELLOYE

18

Souvenirs sensitifs : le toucher

J'ai six ans. Pas d'école aujourd'hui, une forte fièvre me terrasse et je suis clouée au lit incapable de bouger. J'ai si chaud, tout est brûlant, mes pieds sont gonflés, il me semble que ma peau est trop étroite et qu'ils vont la faire éclater. Mes mains sont gourdes et n'arrivent plus à saisir, ni l'illustré placé près de moi, ni le verre posé sur la table de nuit. Si je pouvais déplacer un peu ma joue pour trouver un endroit plus frais sur l'oreiller.

J'entends la porte s'ouvrir, c'est ma sœur qui vient aux nouvelles. Elle s'assied sans précaution sur le lit. Les vibrations du matelas se transmettent à ma tête douloureuse et accentuent mes élancements. Elle pose ses mains sur mon front. Je sens ses petits doigts caressants, ils sont légers et tremblants. Ils me transmettent son interrogation et son inquiétude. Ils sont tièdes et doux. Qu'elle continue encore, mais bientôt, elle les retire. A nouveau cette torpeur douloureuse. Ma sœur est toujours près de moi. Je touche sa robe, elle a mis celle en laine. Le contact est rêche. Je retire ma main pour chercher à nouveau un morceau de drap frais.

Françoise COLAS



Détail illustration Marie-Claire du CAILAR

19

Souvenirs sensitifs : le toucher

Sans hésitation la chose que je préfère toucher pour le côté tendre, le côté sensuel ce sont les seins d'une jolie femme. Caresser la chair blanche sous la couette pour que ma compagne n'ait pas froid puis le téton qui grossit sous l'application des doigts ou de la bouche.

J'aime également toucher la pâte à modeler, y planter un doigt tout droit, façonner des vers ou d'autres formes. J'aime cette matière pourtant chimique pour ce qu'elle me rend, sa composition.

J'aime également toucher une pierre polie, un galet pour le côté lisse ; le côté lisse d'une sculpture de Rodin en marbre.

Christophe GERRY

Souvenirs sensitifs : le toucher

Parfois rougeâtre cette rugosité lui recouvre les épaules. Ma main s'aventure pour l'étreindre mais là encore elle s'aperçoit que ce granulé est aussi présent sur ses bras. Un peu dégoutée, un peu honteuse, je me dégage. Elle baisse les yeux, impuissante, consciente de ce défaut familial qui résiste aux crèmes et divers onguents.

Par contre, lui, ses joues me ravissent. Satin, velours, moelleux, je cherche depuis sa naissance tous les adjectifs qui s'y rapportent. Nul poil, nulle trace d'acné. Il sent encore le bébé. Il est aussi doux que son caractère est retors parfois.

J'aime toucher les épis que l'on trouve dans les champs ou sur les bords des routes quand le printemps renaît. Doux dans un sens, je peux le lisser. Rêche dans l'autre, je peux l'embroussailler. Cette sensation, même très loin de mon enfance je la recherche sans fin.

J'aime toucher l'eau, tenté de saisir son filet qui coule du robinet. J'aime contempler mes mains qui gonflent en flottant dans l'eau. Enfant j'arrêtais les coulures d'eau sur les vitres de la voiture. J'aime sa texture présente et impalpable.

J'aime malaxer la terre, la sculpter. Je n'aime pas marcher sur le marbre froid. Je n'aime pas le visqueux, poisson cru, blanc d'œuf, pâte à tarte qui colle aux doigts...

Enfin, je n'aime pas la peau des pêches, ses minuscules poils hérissés sous mes doigts, son enveloppe crissant sous ma langue.

Muriel CHARBIT

Détail illustration **Pélagie DEMORGE**



21

Souvenirs sensitifs : le toucher

J'avais devant moi sur l'établi cette boule de terre que je devais transformer pour en faire un pot. Je rêvais depuis longtemps de pétrir cette pâte pour en extraire un objet utile et beau.

Quand j'étais gamine j'adorais jouer avec la pâte à modeler, faire rouler sous la paume de ma main cette pâte colorée pour en faire une bille, puis selon mon envie la pincer entre le pouce et l'index pour lui donner une forme de poire ou bien alors la faire glisser sous mes phalanges pour l'aplatir ou plutôt l'affiner pour en faire un boudin.

Faire rouler sous mes doigts la pâte lisse me procurait une sensation très agréable presque une caresse.

Mais là il fallait d'abord malaxer, battre, rendre homogène cette boule de terre pour la transformer en tête de bélier, propice à être ensuite travaillée et mise sur la girelle du tour. La pâte résistait à ma pression, j'enfonçais mes paumes pour essayer de l'apprivoiser mais elle résistait se déformait menaçait de se déchirer. Au lieu de l'amadouer en fait je l'avais malmenée, et tordue ce qui provoquerait inévitablement des fentes dans la terre une fois séchée et la rendrait friable.

Je la repris donc d'abord dans la paume de la main droite et la faisant rouler et la massant pour en faire une grosse pomme de terre, tout en tapotant avec le tranchant de la main gauche pour l'allonger. Une fois la boule mieux façonnée, je la reposais sur l'établi et avec les deux mains, le corps en équilibre penché en avant, je m'appliquais à faire un mouvement de bascule les poignets et les paumes de la main dans le prolongement l'un de l'autre. Je roulais ma pâte en m'efforçant de peser de la même pression des deux côtés comme si je voulais former une vague puis la retirer en arrière imitant ainsi le flux et reflux de la vague mais avec une matière certes élastique mais solide. Si les mains modelaient la pâte, en fait le corps tout entier devait participer à ce travail. Il fallait trouver un équilibre, une tension des muscles des bras et du dos tout en ayant les pieds bien à plat comme enfoncés dans le sol. Et c'est ainsi qu'enfin je réussis à faire ma tête de bélier.

On peut imaginer l'énorme travail physique du sculpteur, cette fusion entre la matière et le corps de l'homme, lutte pour façonner la matière et nécessité absolue de sentir avec les mains sa résistance pour l'apprivoiser s'y adapter pour ébaucher une œuvre.

Elisabeth REIS



Votre semaine sous forme d'allégorie.

Le tourbillon de la vie

Cette semaine a été celle de l'auberge espagnole. La maison a été envahie. Un grand défilé : famille, amis invités, connaissances de passage. Chacun est venu pour une raison précise à Paris : soins, visites, travail..., chacun est arrivé les bras chargés, cadeaux, victuailles... On s'est rencontrés, on s'est retrouvés, puis on s'est séparés.

FRANCOISE COLAS

Détail illustration Kirstin B.SKJELSTAD



23

Votre semaine sous forme d'allégorie.

Lundi, nouveau départ, même en automne les arbres bourgeonnent.

MARDI, les arbres ont retrouvé leur couleur de saison, la journée s'annonce grise, lourde avec beaucoup de travail en perspective.

Mercredi, récréation, aération, je gambade sous le vent.

Jeudi et **Vendredi**, la fatigue se fait sentir, les feuilles s'alourdissent sous le poids de la pluie qui tombe en gouttes épaisses, mais l'éclaircie au bout du ciel fait remonter des odeurs de terre mouillée et de feu de bois que je réserve pour les jours suivants.

Danièle SAUVAGE

24

Feuille tournante : à partir de la phrase de Jean d'Ormesson : «Où va le temps qui s'en va, s'il s'en va ?»

Le temps s'en va-t-il vraiment ? Il passe certainement, mais repasse-t-il souvent, nous redonne-t-il un autre maintenant ? Tous les temps sont à prendre, les bons et les mauvais, car ils sont tous présents. Le temps qui reste, c'est aujourd'hui. Il n'y a que ce moment. J'ai le temps de l'instant.

Mais si le temps d'hier est dans ma vie d'antan, je ne puis le saisir, il m'échappe et je poursuis inlassablement cette quête d'avant.

Tant pis pour l'instant, je vais revenir en arrière lentement, revêtir ma robe rouge et me plonger dans l'autre moment, celui où je dévalais les escaliers, écoutant et respirant pleinement l'air de l'océan, de cette mer qui monte et descend depuis si longtemps, depuis la nuit des temps.

Et je plongerai dedans, m'y roulerai voluptueusement, laissant les vagues scander le temps inexorablement, le berçant dans le concert marin des cormorans et des korrigans.

Ainsi, dans ce moment de pure beauté, le temps pourra enfin s'arrêter, plus de désir, plus d'attente... l'éternité. Et si le temps suspend son vol, qu'il ne se laisse emporter par le vent !

Texte collectif



Feuille tournante : à partir de la phrase de Jean d'Ormesson : «Où va le temps qui s'en va, s'il s'en va ?»

Etirer ces moments. Ils ont si vite grandi. Je me souviens de sa fossette, de ses cheveux bouclés, et de ce petit zéziement quand elle me demandait de « zouer » aux petits" seveaux". C'est une belle jeune femme à présent, bien qu'encore mon enfant. Je n'ai pas vu le temps passer. Je regarde à présent son enfant et j'y retrouve la même expression dans ses yeux que celle de sa mère au même âge et je me retrouve reportée en arrière comme si le temps pouvait aller à reculons.

Cette rétrospection provoque plein d'émotions et crée en moi un désir d'enfance. Regarder un enfant en imaginant ce qu'il sera demain, comment ses traits auront changé, mais aussi regarder un adulte en essayant de le revoir petit, ses traits adoucis. Ce sont des exercices que l'on fait sur des photos mais aussi lors de rencontres personnelles ou anonymes.

Ces photos, justement que j'avais sorties de mes grandes boîtes à fiches pour évoquer toute sa vie depuis sa naissance jusqu'à ses 30 ans, je voulais en faire un diaporama à lui offrir ; maintenant, un an après je cherche encore à les classer. Pas la force aujourd'hui.

Vite, vite les rentrer dans leurs boîtes ; mes yeux se brouillent, ma bouche se tord. Regarder les photos me fout le cafard, classer le passé me rend si triste.

Texte collectif





26

Écrire à partir d'une carte postale (choisie parmi la trentaine présente sur la table)

Ce sont des femmes en mouvement. Elles ont pris leur vie en main, elles sont magnifiques dans leur tenue 1920, des femmes élégantes de l'entre-deux guerres, mais des femmes de demain, celles qui ne restent déjà plus à la maison. Pourtant, en y regardant de plus près, si elles brandissent des panneaux revendicatifs, si elles se sont regroupées pour protester en masse, il y a quelque chose d'étrange et de décalé dans leur demande. Ce ne sont pas leurs conditions de travail qu'elles remettent en cause. Elles n'ont pas l'air épuisé, bien au contraire, elles sont battantes et leur protestation n'est révolutionnaire qu'en apparence. Elles ne veulent pas travailler moins.

Elles, les dactylos, mais aussi femmes de la belle époque, ne se plaignent que d'une chose, ne pas avoir de machine à écrire « Labor ». Merveilleuse récupération publicitaire que cette affiche qui ose mettre en avant un féminisme naissant, lui donner sa place pour en tirer parti. Oui, les femmes modernes ont le droit de travailler, oui, celles qui travaillent ne sont pas des nunuches et vous les autres, vous pouvez prendre modèle sur elles, et vous les hommes, il faut vous y habituer, oui, mais pour cela, il leur faut une « Labor ». Sinon, elles iraient bien jusqu'à la grève. Une grève qu'elles rendent dérisoire au vu des grèves bien plus tragiques que peuvent mener d'autres femmes, et leur féminisme affiché a finalement un arrière-goût de pacotille.

Françoise COLAS

27

Écrire à partir d'une carte postale (choisie parmi la trentaine présente sur la table)

« L'heure pour tous » Sculpture d'Arman gare Saint-Lazare

La nuit dernière j'ai fait un cauchemar horrible. Je devais prendre l'avion pour rejoindre mon fils à New York. Au milieu de la nuit je me suis réveillée, j'ai regardé l'heure et à la place de mon réveil s'étalait une colonne d'horloges qui indiquaient des heures différentes. Après un moment de panique, j'ai pensé à une blague de mes petits-enfants, mais c'était impossible, comment auraient-ils pu empiler ces cadrans les uns sur les autres et d'ailleurs d'où venaient-ils.

Dring, dring, je me réveille et sort de mon cauchemar. A côté de moi mon réveil indique 6 heures, c'est bien ce que j'avais programmé. Petit déjeuner, toilette, je prends ma valise et file à la gare Saint Lazare et qu'est-ce que je vois devant la gare ? L'empilement de cadrans, horloges, qui a hanté ma nuit. Etais-je encore dans mon cauchemar ? A ce moment-là, un adolescent passe à côté de moi, je lui demande en montrant la pile d'horloges "Vous savez ce que c'est ?" "Un truc pour stresser les voyageurs " répond-il, alors là j'ai compris que j'étais bien réveillée et que tout était normal, je n'avais pas à m'inquiéter.

Martine DELLOYE

28

Écrire à partir d'une carte postale (choisie parmi la trentaine présente sur la table)

Montagnes rocheuses dans le Colorado

Le hasard guiderait-il nos choix ? Le mien s'est porté sur un paysage de montagne, plus exactement sur la photo d'un lac d'altitude dont l'extrémité se trouve au centre de la carte et sur laquelle se reflètent en une parfaite symétrie un ciel d'un bleu intense, des nuages aux formes moutonneuses, des glaciers et des cimes aux neiges qu'on suppose éternelles.

De part et d'autre, les rives ; l'une encore ensoleillée par les derniers rayons d'un soleil couchant, l'autre déjà ensommeillée par l'ombre du soir qui s'avance. Mais au fait, ne s'agirait-il pas plutôt d'un soleil qui s'est déjà levé, et qui colore d'un camaïeu de verts, d'orangés, de bruns, les flancs de la montagne ? D'un soleil qui progresse majestueusement vers les sapins élancés du rivage voisin encore sombres et ennoircis de la nuit ? De cette nuit qu'il chasse inexorablement ? Oui, c'est cela, c'est bien l'aube qui se lève.



J'aime cette carte. Elle me fascine. Je peux la regarder dans tous les sens, elle reste toujours lisible. Grâce à la magie de ce lac miroir, tout devient possible.

Quand je la tourne, alors ciel et nuages ont pris la place du lac. Le reflet de celui-ci se trouve maintenant en haut de la carte, avec les nuages en son milieu, en une parfaite inversion. Tout est là, tout y est semblable : ciel, nuages, rocs et sommets enneigés, rivages inversés. Le cirque rocailleux des montagnes qui entouraient le lac s'est transformé en un écrin ; telle une pierre précieuse, celui-ci se trouve maintenant serti d'énormes cabochons minéraux d'un gris anthracite veiné de blanc. C'est alors que je place la photo sur son côté vertical. Elle est devenue tout autre. Le miroir du lac s'est évanoui ; c'est un énorme cône de couleur vert pré que je vois : la verdure des rives inondées de soleil. De ce cône, s'échappe un panache hérissé de dentelures noires formé par les branches et les épines des longues branches des mélèzes.

Je m'amuse longuement à tourner et retourner plusieurs fois cette photo, m'étourdissant de ce mirage. Je me laisse ainsi prendre à ce jeu d'illusion. Pourquoi ? Peut-être que les métamorphoses de ce paysage me font penser aux kaléidoscopes de mon enfance...

Isabelle GAJAC



Lipogramme. Faire un texte sans utiliser la voyelle « u »

Am stram gram. Pic et pic et colégram. Des a, des e, des i, des o et pas la voyelle ennemie. Elle aimerait bien venir celle-là, se divertir avec ses amies, se glisser dans la ronde de poésie, danser, virevolter, se déplacer, s'envoler, s'immiscer dans les places vides, prendre de l'espace, de l'importance, s'associer, se coller, faire des mots finalement, des bons mots, des mots à rire, à faire plaisir, à endormir. Mais cet interdit l'empêche d'approcher. S'en plaindre, certes, mais en tirer partie. Elle s'en fiche complètement cette voyelle bannie. Elle a bien des façons d'exister, même si on l'a proscrite. A bientôt l'artiste !

Françoise COLAS

Illustration texte 28, Didier ARON





29

Jeux de lettres

Lipogramme. Faire un texte sans utiliser la voyelle « u »

Am stram gram. Pic et pic et colégram. Des a, des e, des i, des o et pas la voyelle ennemie. Elle aimerait bien venir celle-là, se divertir avec ses amies, se glisser dans la ronde de poésie, danser, virevolter, se déplacer, s'envoler, s'immiscer dans les places vides, prendre de l'espace, de l'importance, s'associer, se coller, faire des mots finalement, des bons mots, des mots à rire, à faire plaisir, à endormir. Mais cet interdit l'empêche d'approcher. S'en plaindre, certes, mais en tirer partie. Elle s'en fiche complètement cette voyelle bannie. Elle a bien des façons d'exister, même si on l'a proscrite. A bientôt l'artiste !

Françoise COLAS



Illustration texte 28, Léna ETNER

30

Jeux de lettres

Lipogramme. Faire un texte sans utiliser la voyelle « u »

Le rien est le mien
Le néant s'empare de moi
Mais je m'efforce de réagir
De gérer le mystère
De la terre malade et blessée
L'ombre essaie de soigner la terre, de prévenir, d'alarmer
La glace fondant le désert avançant inexorablement
Est-ce la fin de notre monde ?

Christophe GERRY

C'est décidé, après avoir fait le marché, c'est à dire acheté mes trois kilos d'oranges hebdomadaires, des carottes bretonnes, des salsifis, des navets bien violets, de l'oseille, j'irai chez le poissonnier prendre le colin commandé par téléphone mardi dernier. Je passerai également chez le crémier, sa crème fraîche fait merveille avec le potage à l'oseille... J'en prendrai cette fois cinq pots, on ne va pas chipoter !

Enfin, l'esprit libre de ces contingences alimentaires de base, j'irai (impossible de résister davantage), à la pâtisserie m'acheter cet énorme rocher chocolat praliné parsemé d'éclats de noisettes et d'amandes comme si, de notre firmament, il en était tombé des myriades en son sommet. Je les ai repérés avant-hier ces rochers, ils venaient de les mettre en vitrine, les disposant en pyramide parfaite, genre la Grande Pyramide égyptienne de Kheops et non sa cadette Mykérinos évidemment !

« Voyons large », « soyons complètement mégalos » se sont certainement dit ces as de la confiserie (soit dit en passant, de véritables artistes !) lors de l'édification de cette merveille chocolatée.





Illustration texte 31, Anne JONQUET

Et de fait, je ne cesse de voir petits et grands, les enfants, les parents, les vieillards rester scotchés devant ce spectacle, allons : « grandiose » ; si digne hommage à nos grands pharaons !

Je m'arrête avant de rentrer dans le magasin. J'en salive d'avance... Oserai-je en demander carrément sept ? Demander sept rochers à cette charmante personne habillée de noir et de dentelle blanche... ?

Isabelle GAJAC

32

La machine à explorer le temps c'est le rêve des romanciers, des savants, des cinéastes et scénaristes de bandes dessinées.

J'adorerais l'imaginer, la concevoir, en faire le schéma, le plan.

Quand je la tourne, alors ciel et nuages ont pris la place du lac. Le reflet de celui-ci se trouve maintenant en haut de la carte, avec les nuages en son milieu, en une parfaite inversion

Illustration texte 28, Anne-Lise BULLETT

Elle ressemblerait à ce satellite décrit dans le roman de H.G Wells, je me trompe c'est notre grand écrivain de science-fiction J... quelque chose Verne dont le prénom ne me revient pas en mémoire. On y accéderait par aspiration à l'oxygène sans carbone, moyen écolo de se déplacer à la vitesse de l'énergie solaire. Dans l'habitacle seraient installés les appareils indispensables à la vie dans cette sphère vitrée, notamment le lit à tiroir escamotable pouvant se transformer en tablette lien avec internet, télévision avec caméra intégrée. La baignoire sabot contiendrait dans ses parois le lait d'ânesse recyclable par auto brassage.

Concernant l'alimentation, la cocotte dont le fond émettait des rayonnements par atomes ramollissait les aliments déshydratés additionnés de pépites de sojas glacés. Ils restaient consistants mais sans sécheresse, épicés avec des herbes activant le centre des nerfs olfactifs commandant la perception et l'analyse intelligente de l'espace. Ce procédé avait l'avantage extraordinaire de créer des vibrations dans la narine droite activant l'imaginaire temporel. A l'expiration cet air comprimé, comme en apnée libérait la caverne des temps anciens et dévoilait l'histoire de l'homme avant même la parole.

Par contre à l'inspiration, la narine se gonflait et notre avenir se déployait devant notre regard terrifié. Notre monde de demain dépassait dans l'horrible, le criminel, l'apocalypse imaginé il y a des millénaires. Alors on choisit de mettre fin à cette catastrophe et le savant appela le scénariste. Ils prirent la décision de fermer et de faire exploser le satellite avec sa cocotte infernale. Ainsi se referma la bande dessinée imaginée par l'apprentie sorcière prise à son propre piège.

Elisabeth REIS

.../...Enfin, l'esprit libre de ces contingences alimentaires de base, j'irai (impossible de résister davantage), à la pâtisserie m'acheter cet énorme rocher chocolat praliné parsemé d'éclats de noisettes et d'amandes comme si, de notre firmament, il en était tombé des myriades en son sommet.../...

Illustration texte 31, Anne-Lise BULLET

33

Tautogramme (texte où tous les mots commencent par la même lettre)

Ton thé t'a-t-il tué ta toux ? Termine ta tasse et tire sur ta tignasse teigneuse pour te tarauder la trombine. T'as la tronche toute torchée, toute tartinée, tâche d'y tamponner ton tire-jus. T'es pas talentueuse tu trouves ? T'y touche trop à ta torpédo. Ta tire t'attend, tire-toi. T'oublies, t'avances ou t'épluches tes tomates pour ta tambouille ? Ah t'arrache tes topinambours ! T'énerve pas. Tu t'en tapes de tout ce tralala, t'es très touchante ma p'tite tata.

Françoise COLAS





34

Tautogramme (*texte où tous les mots commencent par la même lettre*)

Regard rieur recélant des rêves resplendissants,
Regard rutilant regorgeant de richesses
Regard rusé, repoussant, remisant railleries et roueries,
Regard ridé, ramolli, rougi, remplis de réminiscences reflets d'une réalité relue, revisitée,
Regard rageur rongé de rancune,
Regard repentini ruisselant de remords,
Regard repus, rassasié refermant ses rives.

Danièle SAUVAGE

35

Tautogramme (*texte où tous les mots commencent par la même lettre*)

La reine du rock, Raminograbis rouquine reprit sa roucoulade rugueuse et ravageuse, ralentit sa respiration, ronronna tout en rajustant le revers rose de sa redingote où ruisselaient des rayons rubis. Resplendissante, le regard rieur, la reine raidit ses reins et risqua un rugissement qui remplit et renversa, tel un roulis les rétifs raisonnables, réfugiés dans leur ruminant de régisseurs repus du royaume. Pas de rythmes rabat-joie, du rap et du raï, pas de rêvasserie ramollie, des ruades, des rires en ribambelles, du rhum et du ratafia, roses rouges et révolution.
Rring !!! Le réveil retentit, la reine se redressa, le reflet de ses rides ruina son rêve de rajeunissement. En ronchonnant, elle ramassa et rangea ses recueils de rimes et de rythmes rockabilly. Puis se résigna à reprendre le rythme raisonnable et reconfortant de la riche romaine régnant sur le réseau des restaurants Ripolino, réputés pour leurs risottos raffinés et leurs raviolis au raifort.

Elisabeth REIS

36

La contrainte du prisonnier.

Supprimer toutes les lettres qui ont des hampes ou des jambages. Ne peuvent être utilisées que 5 voyelles et 8 consonnes (c, m, n, r, s, v, w, x)

Un sms aérien avive avec envie un vieux souvenir, un rare sourire. Ni vue, ni connue, une mini-souris en caraco arrive en carrosse et se casse au noir en vacances, emmenant en aviron ou en avion, une missive, sans renverser son sosie, ni se ramasser un marron, en somme, sans recevoir un mauvais savon.

Françoise COLAS

37

La contrainte du prisonnier.

Supprimer toutes les lettres qui ont des hampes ou des jambages. Ne peuvent être utilisées que 5 voyelles et 8 consonnes (c, m, n, r, s, v, w, x)

Ecrire, semer un sens, un avenir, sera son vœux sacré. Car sans cœur (s) aucun saura ou ira son avenir?

Mais encore, avoir une âme vraie, sans se soucier aussi, nos manœuvres aussi minces.

Mesdames, Messieurs sommes-nous surs à assurer un avenir sans soucis, sans miner son voisin.

A mes amis rêvons, vivons sans cesser.

Damane HALLALOU

38

L'argent n'existe plus, le troc est de retour. Raconter la vie quotidienne.

Il faut bien vivre, et l'on ne peut tout produire soi-même, alors, il va falloir commercer, négocier, échanger. L'essentiel : se nourrir. Le pain, je le ferai. J'aurai la farine du moulin du village, en échange de quelques cours d'anglais à la fille du meunier. La viande, j'en mange peu et j'envisage la mini basse-cour sur mon balcon en plus des quelques poissons pêchés dans la rivière. Mais tout le reste, tout le superflu si nécessaire, les gourmandises, les vêtements, les transports, les soins, les loisirs... impossible de m'en passer. Qu'ai-je à offrir pour les acquérir ? Rien, vraiment rien. Je suis complètement démunie, au bord de la panique. Que faire ?

- Glaner, marauder, chaparder, voler. Je vais m'y employer mais je ne serai pas la seule. Gare à la concurrence !

- Faire le bilan de ce que je peux « monnayer ». Mais triste constat. Qu'ai-je à proposer ? Héberger quelqu'un chez moi ? Envisager du soutien scolaire ? Du ménage chez les autres? Cultiver un potager ? Rien de bien sérieux il faut l'avouer.

Très peu de solutions finalement. Mon Dieu, faites que l'argent ne disparaisse pas ! Je vais de ce pas brûlé un cierge à Saint Crésus.

Françoise COLAS

39

Parlez des sons qui vous touchent le plus

Peu de sons me ravissent, beaucoup m'insupportent : les talons des voisins qui rentrent tard le soir, les sirènes dans la nuit malgré les doubles vitrages, les éboueurs au petit matin ou encore les ivrognes qui s'interpellent dans le métro. Et que dire des portables qui se lâchent jusque dans les toilettes publiques ! Impossible d'éviter ces nuisances, de les fuir, il faut juste attendre qu'elles cessent.



Illustration texte 39, Anne JONQUET

Où donc trouver des tonalités plus harmonieuses, plus réjouissantes ? Mais justement dans ces mêmes lieux. **Au hasard du métro ou de la rue, on découvre des surprises musicales inattendues : un orchestre tzigane, un accordéoniste solitaire, un groupe de jazz.** Ces mélodies-surprises me touchent le temps d'une station, d'un quai ou d'un passage piéton. Elles m'offrent un plaisir fugitif, un furtif bonheur du jour. **Mais si l'on me pose la question du bruit que je préfère, je réponds sans hésiter : « j'aime entendre la neige tomber ».**

Françoise COLAS

40

Parlez des sons qui vous touchent le plus

Souvent, le matin, seule dans l'appartement, je garde la radio allumée. Surtout pas pour me saouler de musique entraînante, mais pour entendre parler les gens, de tout, de rien, du temps qu'il fait... J'aime bien ces voix dont je reconnais le timbre, le rythme, la texture singulière ; jour après jour elles tissent autour de mes occupations banales un paysage sonore et familier, un doux cocon imaginaire où chaque parole esquisse les contours d'un visage croisé peut-être, ou déjà vu en rêve.



bruit

je

préférence

que

la

l'on

Mais

me

pose

question

si

du

entendre

la

neige

je

réponds

sans

hésiter:

"j'aime

La voix dont je ne puis me passer, cependant, celle que je reconnais entre toutes, c'est celle dont j'identifie chaque inflexion, chaque soupir, chaque respiration. Pas vraiment grave, pour une voix d'homme, mais caressante et chaude à mon oreille, suffisamment douce et assurée pour me conter des histoires ou m'apporter le réconfort d'un soir.

Me touche encore une autre voix, mais plus étrange celle-là, et qu'à présent je ne retrouve guère qu'à la campagne. Elle vient m'y rejoindre dans mon lit le matin à sept heures, et puis revient à nouveau en écho comme décroît le jour – en hiver, souvent, il fait déjà nuit ! J'aime l'angélus qui sonne au clocher du village, léger et grave, impassible, résistant aux caprices du temps et des hommes. Sa voix de l'au-delà n'en finit pas de me rappeler qu'avant moi d'autres gens ont aimé, souffert et travaillé au rythme régulier de ce clocher qui scandait chaque jour de leur vie pour patiemment les transformer en infinies parcelles d'éternité.

Estelle DEGEZ

41

Pourquoi les feuilles des arbres tombent-elles ?

Les feuilles des arbres tombent bien souvent avant l'automne, et je sais pourquoi, car dans le journal, ils en parlaient. Elles tombent à cause des ondes wifi. Ils ont même ajouté que ces ondes étaient sans doute dangereuses pour l'homme. Alors, quand on prétend que les feuilles tombent parce qu'elles sont trop lourdes, trop sèches, où parce qu'elles ont envie de se retrouver les unes à côté des autres pour former un tapis craquant, c'est n'importe quoi. En fait, elles ne choisissent pas de tomber, elles sont obligées.

Mais quelques petites futées devançant l'appel, celles qui ont terriblement envie de faire du toboggan dans l'aspirateur du jardinier ou qui veulent être les premières à envelopper les fromages de chèvres, celles qui voudraient se retrouver entre les doigts des enfants, celles qui désirent être ramassées encore jeunes et belles pour entrer dans des bouquets mordorés, celles qui ne veulent pas pourrir en tas dans les caniveaux, piétinées par les bottes des balayeurs et celles qui ont peur des enfants, de leurs souliers méchants qui les soulèvent sans ménagement pour chercher des noix ou des marrons cachés dedans.

Les feuilles tombent, qu'elles le veuillent ou non, mais toutes ne choisissent pas leur moment.

Françoise COLAS



Illustration texte 41, Véronique MEDIONI

42

Pourquoi les feuilles des arbres tombent-elles ?

Les feuilles des arbres tombent parce qu'elles sont fatiguées de recevoir des fientes d'oiseau.

Les feuilles tombent parce qu'elles veulent composer avec l'herbe verte un tableau magnifique où se mêlent les bruns les ocres les rouges dont elles se sont revêtues.

Les feuilles des arbres tombent parce qu'elles sont tristes de voir pâlir la lumière, cela ne les a pas empêché de prendre un coup de soleil avec les derniers rayons d'automne qui les ont fait rougir.

Les feuilles tombent des arbres parce qu'elles ont profité de l'été pour flirter les unes avec les autres, qu'elles finissent par rougir de leur légèreté et sentant avec l'automne tout le poids de leur inconduite, elles préfèrent s'éclipser.

Danièle SAUVAGE



Pourquoi les feuilles des arbres tombent-elles ?

Les feuilles tombent, parce qu'elles veulent maintenant se poser et se reposer sur le plat de la terre.

Les feuilles tombent, parce qu'elles veulent s'envoler au gré des souffles de vent et goûter à la liberté.

Les feuilles tombent, parce qu'elles veulent aller à la découverte de ce monde et à la rencontre des gens qui y vivent.

Les feuilles tombent pour nous signaler le temps, le temps d'un changement, un autre temps.

Les feuilles tombent, parce qu'elles veulent nous attirer vers les arbres, leurs branches nues, nous ouvrir la vue du ciel, cet espace...

Les feuilles tombent et nous viennent en amas, un amas de patchwork, en son de chuchotements sur des passages de manège.

Céline LEE-DELBOSC

Illustration texte 43. Catherine MICHEL



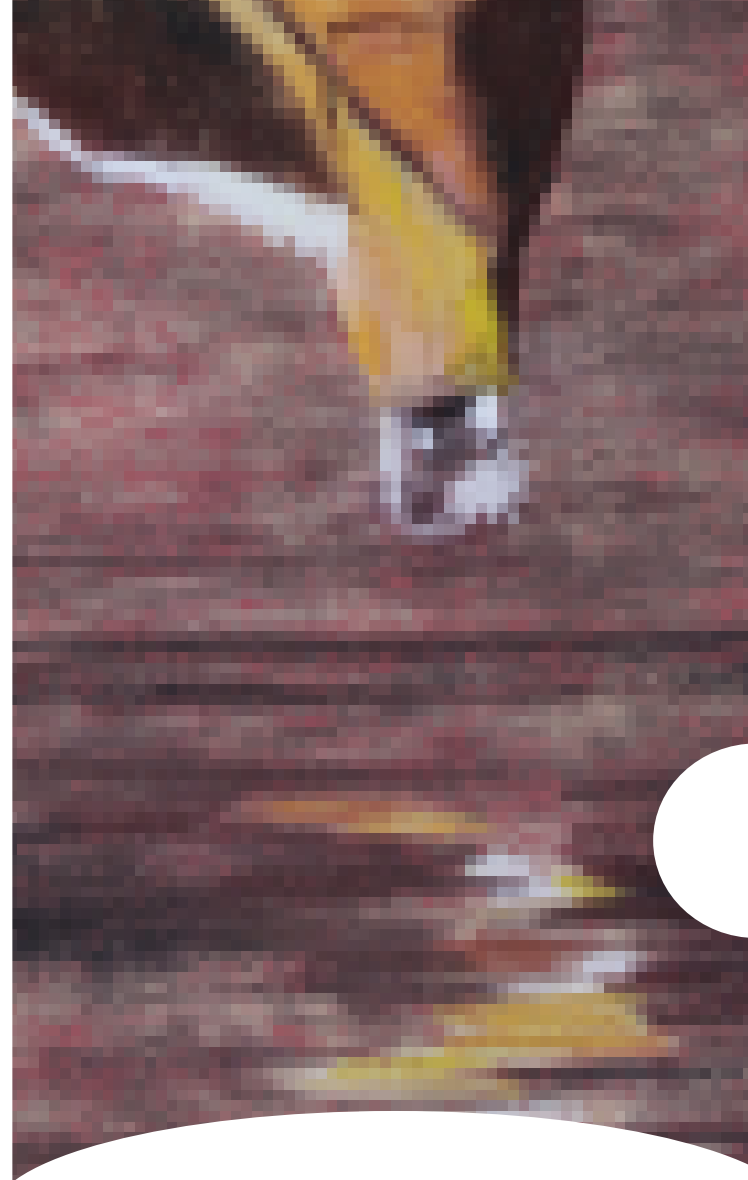


Illustration texte 42, **Marina GOVOROFF**

44

Où va la mer lorsqu'elle descend ?

Quand la mer se retire, elle laisse un vide morne et gluant, un gris sale et déroutant. Tout semble figé et les coques des bateaux, plantées dans le sable béant, découvrent leur dérisoire fragilité. Où donc est-elle allée ? Sans doute s'est-elle éloignée pour mieux se faire désirer.

Au loin, que fait-elle ? Elle se ressource, reprend des forces, de la couleur, du courant. Elle se nourrit du vent, du soleil, de l'immensité, de la plénitude du cosmos étoilé. Elle secoue son ventre énorme, en fait jaillir une envie endormie. Elle s'éloigne à la brasse et retrouve Poséidon, son amant, son compagnon, son Dieu, son Apollon. Leur longue étreinte fait renaître en son flanc, algues et poissons frétilants. Et porteuse de cette nouvelle moisson, elle s'en retourne au rivage, où dans leurs embarcations, l'attendent pêcheurs et moussaillons.

Françoise COLAS



Illustration texte 44, Claire LE BORGNE

45

Où va la mer lorsqu'elle descend ?

Lorsque la mer descend, lentement, imperceptiblement, caressant galets et coquillages d'une dernière houle paresseuse, elle part rejoindre une autre plage, de l'autre côté du monde. Là-bas, très loin, au fond de l'horizon, d'autres enfants l'attendent pour se baigner, des pêcheurs pour mettre à l'eau leurs canoës.

Ainsi, cette même eau qui tout à l'heure encore m'éclaboussait les mollets, me léchait le bout des orteils, traverse-t-elle en un éclair toute une moitié de la Terre pour s'en aller se réchauffer sur un lit de sable inconnu, doux, blanc et léger, d'où elle reviendra dans quelques heures, palpitante et chargée de transparents mystères.

Depuis des millénaires, les humains, pour se ressourcer, baignent leur corps dans la mer, confiants dans ses bienfaits, mais ignorant la vraie richesse de ce va-et-vient entre deux terres étrangères qu'elle sépare et relie à la fois.

Estelle DEGEZ

Illustration texte 44, Françoise de BRUGADA



Où va la mer lorsqu'elle descend ?

Le long de la côte équatorienne, le Pacifique se fait aspirer par les volcans. Parfois la mer choisit un volcan en suivant le chemin tracé par un tremblement de terre, parfois c'est le volcan qui choisit selon son degré de combustion !

En décembre dernier, le Chimborazo, 6 310 m, et le Tungurahua, 5 029 m, étaient à la lutte pour ramasser l'eau. Cela sous le regard bienveillant du Cotopaxi, 5 897 m, qui est couvert d'un gros chapeau de neiges éternelles.

Le Cotopaxi est le plus beau, le plus élégant, le plus majestueux ; mais il s'entoure très souvent d'un gros voile de brume. Le Chimborazo est sournois et tout le monde craint sa prochaine éruption. Le Tungurahua émet une sorte de grondement toutes les 6 ou 7 minutes, cela lui irrite la cheminée et l'oblige à cracher souvent, 4 ou 5 fois par an. J'ai passé une nuit en face de lui il y a 5 ans et sa voix m'a un peu empêchée de dormir ; pour être franche, je n'étais pas très rassurée !

Cette fois, je ne suis pas seule et la moindre des choses est d'aller le saluer et de lui présenter mes amis. Les marées ne sont pas assez fortes pour ses 5 000 m et il manque sérieusement d'eau. Sa colonne de cendre atteint 4 km et il évacue des pierres d'environ 15 cm de diamètre.

Le soir, le spectacle est très joli : jets de pierres incandescentes sur fond de ciel rougeoyant et étoiles scintillantes. La seule route ouverte pour l'admirer nous mène face à sa zone ouest. Nous sommes à 18 km, à vol d'oiseau, et à 4 500 m, soit 500 m plus bas que son cratère. Sa voix paraît encore plus rauque ; en fait il ressemble plus à un vieux ronfleur asthmatique qu'à un fringant puma prêt à dominer le territoire.

Sa situation géographique ne lui permet pas d'absorber beaucoup d'eau de la mer. Le Cotopaxi au nord et le Chimborazo au sud sont plus haut que lui mais aussi plus près de la mer ; et, entre les deux, beaucoup de petits volcans de 3 500 m à 4 500 m se servent copieusement avant lui. Et c'est injuste car le Tungurahua ne garde pas l'eau ; il la renvoie en de multiples et somptueuses cascades, créant de nombreux bains naturels, chauds, sulfurés et salés à souhait qui font le bonheur des rhumatisants et autres souffreteux !

Entre deux éruptions il rend de nombreux services, alimentant en eau chaude toute la ville de Baños, et de nombreux petits villages situés sur ses flancs !

Il n'y a donc pas de quoi se plaindre s'il faut, en échange, évacuer les lieux 3 ou 4 fois par an !

Pour l'heure les pierres sont petites et la cendre très noire. Le volcan est en alerte orange, puis jaune. Dès que la cendre blanchit et que les pierres atteignent 25/30 cm de diamètre, l'alerte passe au rouge ; il faut alors évacuer plus de villages en moins de trois heures, parce que les jets de lave sont imminents.

Le vent tourne, ça sent le soufre ; nous quittons le Tungurahua en lui promettant de venir admirer sa prochaine coulée de lave.

Voilà, vous savez tout sur l'Equateur : c'est le pays où les montagnes jouent avec la mer.

Lisette DUPONT





Illustration texte 45, Iléana ANTONY DEBRE



Un mot va disparaître du dictionnaire, faites son monologue intérieur

L'auto

Je suis à présent une voiture. Auparavant, j'étais l' « auto ». C'était il y a longtemps.

En ce temps-là, je voyageais, découvrais des pays, visitais des amis, conduisais à des cérémonies.

Aujourd'hui, on me prend pour aller chez des potes, au supermarché ou le soir au ciné, et peu importe que je sois toute déglinguée, on m'utilise, et terminé !

Un mot a disparu, c'est tout un monde qui a changé. Celui des lents déplacements réservés à qui en avait les moyens et le temps. J'étais l'objet de tous les soins, on me briquait, on me choyait, on me lustrait. Un chauffeur en livrée était là pour me bichonner. Mes passagers me respectaient, ils m'empruntaient sans se demander où ils allaient me déposer, et jamais ne m'abandonnaient en un lieu mal famé. Toujours bien garée, bien placée pour être admirée.

Comment me reconnaître dans cette voiture qui m'a succédée. Je suis tellement banalisée qu'on peut aussi me louer, m'utiliser pour transporter toutes sortes de denrées, me casser, me jeter sans me réparer, me consommer sans même me regarder.

Françoise COLAS

48

Un mot va disparaître du dictionnaire, faites son monologue intérieur

Le phonographe

Je suis le phonographe, le premier et le seul appareil capable de reproduire les sons ; c'est-à-dire que je lis les sons gravés par différents procédés mécaniques. Je suis né d'une idée française en 1877, mais c'est aux Etats-Unis que le premier brevet a été déposé en 1878 par un dénommé Edison. Vous voyez je ne suis plus très jeune !

J'ai commencé par lire des cylindres de carton recouverts de cire dans laquelle étaient gravés les sons à l'aide d'aiguilles de fer.

Très vite, à l'aide d'un moteur électrique, j'ai pu lire des disques plats, les 78 tours ; mais ils étaient toujours en cire et leur temps d'écoute ne dépassait guère 7 à 8 minutes ; on ne pouvait donc pas écouter une œuvre musicale entière. Le son que je restituais n'était pas vraiment bon, un bruit de fond surpassait parfois la musique. Alors la course à la perfection fut lancée ; les ondes explosèrent et chaque radio créa son phonographe (Pathé, La Voix de son Maître, etc., etc...) On essaya même de me remplacer : « gramophone », mais j'ai survécu à toutes ces attaques !



Illustration texte 45, Catherine GUILLEMIN

Lorsque la mer descend, lentement, imperceptiblement, caressant galets et coquillages d'une dernière houle paresseuse, elle part rejoindre une autre plage, de l'autre côté du monde.

L'amélioration du son vint grâce aux résines synthétiques et aux aiguilles aussi (pointe saphir, pointe or ...) Sortirent alors les disques 33 tours qui duraient 20 à 30 minutes... puis on grava de mieux en mieux et ce furent les microsillons. C'était mon âge d'or, 1939 ! J'existais même en modèle pour enfant !

Après la guerre pourtant, peu à peu, je perdis mon nom ; je devins le tourne-disque, pickup up aux Etats Unis. A l'arrivée des vinyles, ce fut la ruée des 45 tours. Je pouvais lire une dizaine de disques à la suite et m'arrêtais automatiquement. Mon modèle enfant s'appelait «mange disque» Il était fermé avec juste une fente pour insérer un 45 tours qu'il éjectait lui aussi automatiquement. J'étais indispensable dans toutes les boums ; la musique des années soixante me plaisait bien, je m'éclatais et m'habituais à être un tourne disques et non plus le phonographe – ça faisait plus jeune- !



C'est alors que sortit le baladeur ! Pourtant c'était toujours moi, en version portative !...Je me démenai pour devenir la chaîne Hi-Fi, haute-fidélité – des disques plus fins, un son magnifique... Je pensais redevenir le meilleur et peut-être même reprendre mon nom d'origine. Eh bien non, les disques compacts m'obligèrent à devenir un banal lecteur de CD... Fini le meuble pour moi tout seul dans le salon... Pour survivre dans ce monde sans pitié il faut devenir invisible !

Aujourd'hui le numérique a mis à mort les cassettes et le MP3 tient dans la poche... Fin du 20ème siècle, on parle d'iPod... Cette manie qu'ont les humains de changer les noms au moindre progrès technique ! Vraiment cela m'énerve !

Après tout on dit bien « téléphone portable avec appareil photo numérique intégré », alors pourquoi ne dit-on pas « avec phonographe intégré » ? Je veux bien n'être qu'une fonction sur un téléphone mobile, mais je ne veux pas disparaître !

S'il vous plait, ne me renvoyez pas du dictionnaire !

Lisette DUPONT

Faire un poème d'après celui de Boris Vian :

Je veux une vie en forme d'arête

*Sur une assiette bleue
Je veux une vie en forme de chose
Au fond d'un machin tout seul
Je veux une vie en forme de sable dans des mains
En forme de pain vert ou de cruche
En forme de savate molle
En forme de faridondaine
De ramoneur ou de lilas
De terre pleine de cailloux
De coiffeur SAUVAGE ou d'édredon fou
Je veux une vie en forme de toi
Et je l'ai, mais ça ne me suffit pas encore
Je ne suis jamais content*

49

Faire un poème d'après celui de Boris Vian

Je veux une vie de p'tite madeleine
Et des assiettes pleines de croquants
Je veux une vie de thé dansant
Et des loukoums et des fondants
Mais sans pépins et sans fredaines,
Et sans bobards, ni balivernes
Comme en racontent les croque-mitaines
Je veux une vie qui vaille la peine
Et des baisers les plus ardents
Venus d'une pomme ou d'un serpent
Venus d'un homme ou d'un enfant
Je veux une vie qui dure longtemps
Et que je morde à pleines dents

Françoise COLAS

Lorsque la mer descend, lentement, imperceptiblement, caressant galets et coquillages d'une dernière houle paresseuse, elle part rejoindre une autre plage, de l'autre côté du monde.../...

Illustration texte 45, Françoise TRAN-PHAT





Illustration texte 45, Berthe CHEBATH



Faire un poème d'après celui de Boris Vian

Je veux une vie en forme de dédale
Sur un chemin pavé de vieilles dalles
Je veux une vie où chaque âge
Soit un nouveau virage
Je veux une vie où chaque chose
Ait une allure de rose
Je veux une vie en forme de lettres
Posées sur une page
Une vie sans mal être
En forme d'images
En forme de couleurs
D'heures sans pleurs
De gâteaux au miel
Et de bleu azur dans le ciel
De musique et de danse
Qui me mettent en transe
Une vie pleine de ton amour
Qui durerait toujours
Je ne l'ai pas encore cette vie
Mais j'y aspire avec envie.

Danièle SAUVAGE

Illustration texte 50, Kirstin B.SKJELSTAD



51

Faire un poème d'après celui de Boris Vian

Je veux une vie en forme de cœur,
De cœur couleur bleu nuit.

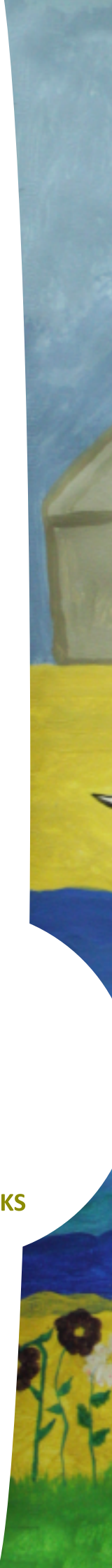
Je veux une vie comme un homard
Comme un homard aux antennes géantes
Sur le sable doux
Au fond d'un océan pacifique.

Je veux cette vie douce qui m'emporte vers les forêts,
Dans des palais,
Dans des chalets,
Dans des labyrinthes semés de fleurs.

Je veux me perdre
Dans cette vie,
En forme de cœur bleu nuit,
Pour me retrouver auprès de lui.

Isabelle GAJAC

Illustration texte 51, Christine LUCKS





52

Faire un poème d'après celui de Boris Vian

Je veux une vie en forme de vague douce
Sur une plage un soir d'été
Je veux une vie en forme de roulotte
Parcourant les chemins du monde
Je veux une vie en forme de fruit mûr des mains
En forme de pain, de menu poisson
En forme de sandales légères
En forme de chansons d'ailleurs
De ferrailleuse ou de violette
De sable plein de coquillages
De bonimenteuse ou de feu-follet
Je veux une vie en forme de nous
Et je l'ai, mais pour encore combien de temps ?
Je voudrais que tout dure éternellement.

Estelle DEGEZ

53

Lettre au père Noël

Cher Père Noël,

Je t'écris parce que tu es un magicien, et comme Dieu n'a plus grand-chose à dire, au moins qu'il y ait quelqu'un. Quelqu'un sur qui je puisse compter, avec qui converser, à qui tout raconter. Tu ne juges pas, ne te moques pas, mais tu souris, tu exauces ! Une fois par an, en délirant, je puis m'adresser à toi, et saisir une chance à ne pas laisser passer.

Cher Père Noël, je voudrais bien que tu me transformes en un être aérien, un être qui vole, qui ne sent que le vent, ne souffre plus et depuis le ciel regarde le monde à distance. Hauteur de vue, indifférence, élévation pour n'entendre de la terre que des bruits amortis, assourdis, adoucis. Les bruits d'une prière ou ceux d'une chanson.

Cher Père Noël, permets-moi de te rejoindre, le temps d'un repos, d'une croyance, d'une espérance. Et quand je redescendrai du ciel, sur un croissant de lune, à califourchon, pour retourner à la maison, donne-moi ta main, ta bénédiction.

Françoise COLAS

Illustration **Pélagie DEMORGE**



Imaginez que vous devenez un artiste célèbre dans quel art et de quelle manière excelleriez-vous ?

Enfant et adolescent j'étais très moyen à l'école sauf en dessin et en musique où j'excellais comme en témoigne les très bonnes appréciations des professeurs de ces matières. En effet ils étaient contents de voir un élève qui ne dénigrait pas leur matière à petit coefficient bien au contraire. Il est vrai que j'adorais dessiner et cette année j'avais découvert la peinture. Au début j'avais du mal à manipuler le pinceau puis au fur et à mesure je prenais de l'assurance et je peignais de mieux en mieux.

J'avais parlé à mes parents de mon goût incommensurable pour le dessin et maintenant la peinture et tout naturellement ils m'avaient inscrit dans l'atelier de peinture de la ville où nous habitions. J'avais 15 ans et très vite je me suis fait remarquer par mon professeur qui appréciait mon travail. Il me conseilla de passer mon bac et de tenter le concours des beaux-arts de Paris.




Les années passent et me voilà aux beaux-arts ; je rentrai enfin dans cette académie prestigieuse. J'avais tout naturellement la section peinture car la sculpture me convenait moins. Très vite je devins un très bon élément de l'école ce qui provoquait la jalousie de certains mais pas de la belle Laure qui avait un faible pour moi et mon talent. Lors des journées portes ouvertes de l'école, je fus remarqué et abordé par plusieurs marchands d'art. Je repensais au petit écolier fou de dessin et tout en discutant avec ces gens importants je voyais tout le chemin parcouru.

Je me mettais d'accord avec un grand galériste parisien qui me proposa d'exposer mes œuvres pendant un mois rue de Seine rien que ça !

Christophe GERRY

55

Racontez et décrivez les lieux que vous avez le plus connus



Lorsque j'y suis venue la première fois il y a bien longtemps maintenant, j'ai su immédiatement que j'étais arrivée, comme si je découvrais une seconde maison. **J'ai traversé le petit pont de pierre qui se devinait à peine de la route, dissimulé par une abondante végétation.** Il enjambait un petit ruisseau, un filet d'eau qui se faufilait en clapotant entre les rochers et les cailloux exhalant des odeurs de terre mouillée. Sur le bord, de grands roseaux, les pieds dans l'eau cherchaient la lumière en s'étirant vers le ciel.

J'arrivais sur une allée bordée de pruniers de figuiers et de pommiers qui se découpaient sur un ciel d'un bleu intense, tirant un peu sur le mauve. Je ne pus résister à l'envie de goûter à l'une de ces prunes rouges pas encore tout à fait mûre qui me laissa dans la bouche une saveur un peu âpre et acide. Le son des cigales envahissait l'espace. Tout au fond de l'allée s'élevait la vieille bâtisse de pierres dorées au soleil dont la façade imposante s'égayait de volets rouge foncé. Elle semblait là depuis toujours. Elle était flanquée d'une ancienne magnanerie reconnaissable à ses cheminées d'angle. Devant la maison s'étendait un champ d'herbes séchées sous le soleil ardent, planté de vieux mûriers aux larges feuilles d'un vert sombre. J'avançais émerveillée planant dans des odeurs de menthe fraîche. Le portail s'ouvrit devant moi j'eus l'impression qu'il m'attendait, que le lieu m'adoptait comme déjà je l'avais adoptée.

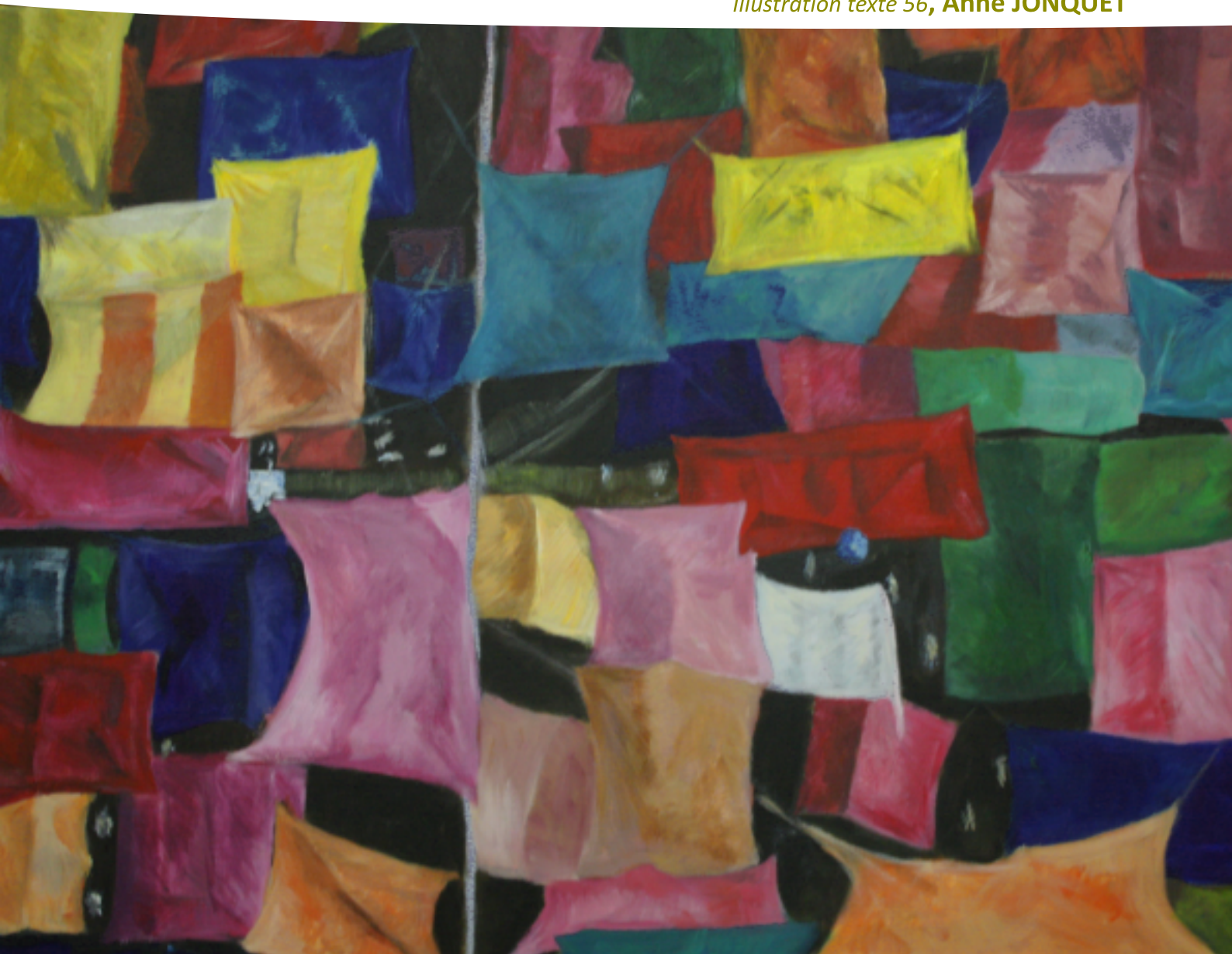
Danièle SAUVAGE

Racontez et décrivez les lieux que vous avez le plus connus

J'ai aimé le Mexique dès le jour de mon arrivée dans ce pays. Et pourtant la rencontre fut rude, inamicale, parfois dangereuse. Aujourd'hui j'ai tendance à idéaliser ce pays, à tout pardonner à ses habitants.

La première fois j'étais littéralement éblouie : c'est un pays très riche en couleurs, en odeurs, avec un artisanat incroyablement varié. *J'étais fascinée par les broderies des vêtements, les odeurs et les goûts des épices, des fruits et des légumes inconnus, l'ambiance des marchés.* J'étais loin de chez moi, de l'autre côté de l'océan, plongée dans une culture tellement différente de la mienne que tout me paraissait fantastique. Le Mexique est devenu ma référence sur le continent américain et je ne peux m'empêcher de lui comparer tout ce que je vois, entends, découvres dans les autres pays latins.

Illustration texte 56, Anne JONQUET



Chaque fois que je retourne au Mexique, je retrouve ces odeurs de la première fois, le coriandre, les herbes dont je n'ai jamais su le nom, les crêpes de maïs, c'est-à-dire les tortillas, qui cuisent au coin des rues, les épices qui vous agressent les narines avant de vous tuer les papilles ; les incroyables bouquets de fleurs vendus sur les trottoirs dans des jaillissements de couleurs ; le plaisir de tripoter les étoffes, les bijoux, les masques sur les marchés, histoire d'écouter le boniment des vendeurs ou tout simplement leur histoire, les infos locales, la crise, celle d'hier, celle d'aujourd'hui, celle de demain !

La terre tremble, les volcans grondent, les fleuves débordent ... Alors les Mexicains prient, invoquent les Dieux Anciens, les morts, manifestent contre les institutions, le gouvernement, puis boivent, chantent et dansent Et la vie continue !

Parce que les Européens mesurent le temps qui passe. Les Mexicains, et presque tous les Latinos, eux, traversent le temps. C'est l'héritage des Indiens.

Lisette DUPONT



57

C'était en montagne, dans les Pyrénées.

J'avais 10 ans, j'avais une chambre au 1^o étage de la maison et j'avais devant les yeux, regardant par la fenêtre la chaîne des Pyrénées. C'était magnifique. J'avais là l'intuition de la perfection, de la plénitude, ce que je n'oublierai jamais. Il y avait aussi une balançoire dans le jardin sur laquelle je trouvais la paix et un figuier dans le jardin dont l'odeur en été

m'enivrait de bonheur. Et enfin, un chien. Nous aimions bien être ensemble. Quand je rentrais de l'école il se précipitait sur moi, ses deux pattes avant sur mes épaules, c'était un copain.

Martine DELLOYE

58

Trois images du bonheur (Les lieux que j'ai traversés et que j'ai le plus aimés)

La plage des sanguinaires, là-bas, tout au bout de la baie d'Ajaccio. Une petite crique paisible en léger contrebas de la roche, face à deux ilots, qui le soir s'embrasent aux rayons du soleil couchant. Apaisante caresse des vagues, transparence au matin d'une eau limpide et calme, que lentement je fends parmi les bancs de menus poissons frétilants.



A mon contact, ils filent, zébrant l'onde d'éclairs furtifs or et argent. Au loin, deux minuscules voiles blanches avancent à l'infini. Grains de sable moelleux et blond sous mes pieds, bleu de l'horizon qui m'englobe, j'existe dans ce monde et je lui appartient.

C'est un petit torrent joyeux qui va de pierre en pierre et deviendra large rivière. La Durance, à sa source, n'a pas vraiment de lit ; elle coule buissonnière à l'ombre douce des mélèzes, gazouille de sa voix claire, comme un enfant elle joue à cache-cache parmi les framboises, les fraises et les plans de myrtilles discrètes. Il fait frais, l'air est doux, doux, le soleil de l'après-midi s'infiltré entre les branches lourdes et denses, je m'agenouille pour renouer mes lacets dans l'humidité âcre des sous-bois, avec dans la bouche le goût acidulé du fruit écrasé. Le temps s'est arrêté, je fais une pause au paradis.

Odeur humide et salée d'une maison normande qu'on n'ouvre qu'à la belle saison. Escarpolettes et scènes champêtres un peu passées d'un papier peint désuet. Le soleil du soir s'attarde et nos rires d'enfants montent de la cave au grenier. Dans le couloir, sous nos pas, craquent les grains de ce sable doré que nous rapportons de la plage dans nos poches, nos cheveux, entre nos doigts de pieds hâlés. Et dans la grande cuisine, sur le poêle que chaque jour grand-père rallume au petit matin, rosissent à gros bouillons les minuscules crevettes grises pêchées à marée basse au pied de la falaise, et rapportées comme un trésor à nos cous dans des boîtes en osier tressé.

Trois images du bonheur, dont la saveur me nourrit pour l'éternité.

Estelle DEGEZ

Illustrations texte 58, Pélagie DEMORGE



Abécédaire sur le thème de l'écriture

A comme l'ardoise sur laquelle j'ai appris à écrire

B, le bruit de la plume qui gratte sur le papier

C, le coin de la page qui se corne

D comme les descriptions que j'aime lire ou écrire

E de l'écriture, la lettre la plus indispensable

F, la feuille où s'inscrivent les mots

G, la gomme qui évite les ratures

H, muette pourtant nécessaire dans l'histoire qu'on raconte

I, l'intensité du mot juste

J, comme jouer avec les mots

K comme K.O après cet exercice

L, la limpidité de la phrase

M le murmure des mots à l'oreille avant qu'ils s'écrivent

N comme les notes de bas de page

O comme l'oubli du mot juste qu'on a sur la langue

P comme le pluriel des mots

Q, la qualité du mot choisi

R comme la rime à trouver

S, le stylo qui court sur la feuille

T comme le tiroir où on range les brouillons

U, comme l'urgence d'écrire

V, le voile qui recouvre les écrits

W, le wagon de mots qu'il faudrait pour écrire un roman

X, comme le personnage Mr X

Y, comme le yo-yo de l'humeur quand on sèche devant la plage blanche

Z comme les zébrures de la page rayée.

Danièle SAUVAGE





60

Abécédaire sur le thème de l'écriture

A postrophe que j'oublie souvent, c'est comme
Biffer les bons mots, alors il faut un
Crayon de couleur - puis penser à
Dactylographier tous les textes
Ecrits à l'encre noire ou bleue, puis
Faxer toutes ces fictions ou ces
Galimatias qui semblent
Hachurer mes cahiers, se prenant pour des
Icônes dont les étranges
Jambages détonnent au milieu des signes
Kabbalistiques autant qu'alambiqués.
Lire et relire en prenant soin de ne pas
Maculer l'ouvrage. Puis rédiger la
Nécrologie de mes neurones et me lancer dans une
Odelette, voire une ode,
Paraphrasant du bout de la plume un
Quadrain, si possible sans aucune
Rature. Ensuite continuer par une
Satire féroce mais souriante qui couvrirait le
Tableau noir tagué à la craie rouge
Une multitude de lignes noires encore
Vierges nous attendent pour passer un bon
WeeK-end à faire de la
Xylographie ou à écrire des chansons
Yé yé à se faire enfler les
Zygomatiques. Et Zou !!!
Lisette DUPONT



Illustration texte 61, Iléana ANTONY DEBRE

61

Vous avez le pouvoir de changer les couleurs du monde

Si la terre est bleue comme une orange...

Que l'orange se transforme en poisson,

Et la mer en jaune comme la moisson,

Et ses moutons en rouge de l'édredon.

Que le ciel éclate d'un argent étoilé, d'un noir satiné, d'un blanc ciselé.

Que l'Orient se dresse sur son séant,

Que l'océan devienne arc en ciel,

Que la prune se fasse marron et la châtaigne couleur de miel,

Que la lune soit brune et le ciel potiron.

Que ces nuances accordéon

Se redéployent à l'unisson.

Qu'importent les teintes de convention,

Si l'univers à l'infini reste trop gris,

Pouvoir le peindre sans obligations,

Comme le dictent nos émotions.

Françoise COLAS

Illustration texte 61, Anne de SAINT GENOIS



Illustration texte 61, Anne JONQUET



Illustration texte 61, Léna ETNER





62

Vous avez le pouvoir de changer les couleurs du monde

Toutes les couleurs sont à l'honneur, certains jours, je vois tout en bleu, mais un bleu qui se décline et se chante sur des gammes infinies. C'est en bleu que j'imagine les entrailles de la terre, mais un bleu marine, profond, obscur. C'est en bleu que j'imagine le ciel, mais un bleu lavande qui se teinte de rose et de violine. **La mer, je la vois aussi en bleu, mais un bleu vert qui peut s'argenter le soir sous les rayons de lune et se parer à l'aube de cristaux dorés.** Parfois je vois rouge, pas de colère ni de rage, mais plutôt parce que je ressens le besoin avec mon pinceau de repeindre le ciel qui a pris une couleur de plomb, un peu de violet et de carmin ne me paraissent pas superflus pour souligner et égayer les masses sombres des nuages. **La forêt sans une pointe de pourpre me semble fade, une touche écarlate accrochée aux lèvres des femmes réveille les visages endormis.** Les rayons rouges orangés du soleil couchant font vibrer le paysage et lui donnent relief et profondeur. Je ne veux pas changer les couleurs du monde mais je voudrais un monde tout en couleurs, parfois douces et pastel, parfois plus violentes et criardes où s'entremêlent toutes les nuances de l'arc en ciel, un monde festival de lumière qui sache reconforter les âmes grises.

Danièle SAUVAGE

63

Vous avez le pouvoir de changer les couleurs du monde

Ma terre m'emporterait dans un pays où les routes ne seraient plus grises ou noires ou couleur de poussière, mais roses, oranges, mauves suivant le reflet du soleil qui resterait jaune ma foi, cela me convient.

Je veux bien qu'il pleuve mais à chaque fois il faudra qu'un arc en ciel illumine le ciel de plomb, et que les parapluies, de sortie, forment un gigantesque tableau, non pas de noir uniforme comme ceux peints dans un tableau de Magritte, mais qu'ils soient multicolores, changeants, miroitants.

Le gris et le noir ne seraient pas interdits mais ils serviraient à raviver toutes les couleurs et non à endosser le rôle de couleur terne et sombre d'un quotidien maussade, synonyme d'ennui.

Par un tour de magie, nous changerions de peau et pourrions devenir suivant notre envie « noir ou blanc de peau » pour chanter le blues comme dans la chanson de Nougaro, ce serait rigolo !

Et ainsi, le racisme n'aurait plus de prise, car nous serions tour à tour de toutes les races, de toutes les couleurs et pourquoi pas des petits hommes verts, sur une terre transparente où toutes les couleurs auraient la même valeur.

Elisabeth REIS

64

Vous avez le pouvoir de changer les couleurs du monde

Quel monde merveilleux j'aimerais avoir ! D'abord, je consacrerai la bonne partie du chantier à la couleur des êtres humains.

Acte 1, pas plus d'une couleur pour tous les singes évolués comme l'avait conçu la réclame Benénuts et cela pour des raisons fondamentales et vitales, d'abord en finir avec une comparaison absurdemement évoquée pour mettre en valeur les potentiels de chaque couleur humaine qui est d'ailleurs source de discorde et d'inhumanité et de rejet d'autrui, il n'est pas comme moi donc je ne peux pas cohabiter avec lui.

Je sais que ce projet utopiste est impossible mais néanmoins, je me fais une raison d'imaginer une humanité uniforme à travers tous les continents. Cette démarche fantasmatique jouera peut être un rôle pour les chercheurs descripteurs des maux sociaux intercontinentaux dans l'espoir de faire apparaître une égalité pour TOUS.

Damane HALLALOU

65

Où s'en vont les nuages quand la nuit tombe ?

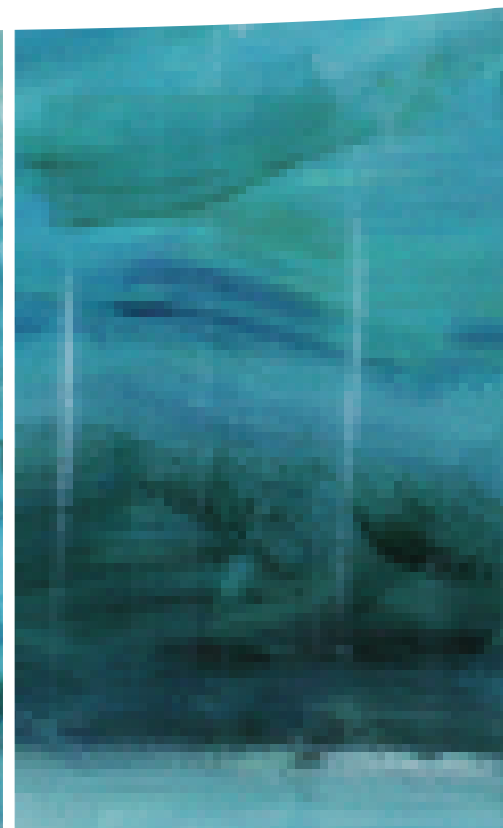
Quand la nuit tombe, peu à peu gagne le royaume des ombres, et les nuages, doucement, se déposent sur l'onde, les forêts, les prés délaissés et sombres. Tendrement, avec délicatesse, ils enrobent chaque brindille, chaque goutte, chaque maison d'un moelleux édredon qui en silence transporte les rêveurs vers l'autre monde. Certaines nuits, cependant, un vent mauvais se lève au nord, qui vient déchirer les nuages et les chasse dans un souffle funeste. Sans protection, abandonné des heures durant, le dormeur erre alors sans issue dans ses sombres angoisses, le labyrinthe des problèmes obscurs et jamais résolus. Mais tant que les doux nuages protecteurs veillent sur nous, qu'ils dansent en silence leurs lentes rondes majestueuses et ouatées, ils gardent nos longues nuits blanches de cette torpeur glacée qui, tapie dans l'immensité, guette.

Estelle DEGEZ



Illustration texte 61, Françoise de BRUGADA

Illustration texte 62, Françoise de BRUGADA



Si la terre est bleu



Comme

lune

orange

Que l'orange se
transforme en poisson
Et la mer en jaune
comme la moisson,
Et ses moutons en
rouge de l'édredon.

Que le ciel éclate d'un
argent étoilé, d'un noir
satiné, d'un blanc ciselé.

Que l'orient se dresse
sur son séant,

Que l'océan devienne
arc en ciel, ...

Que la lune soit
brune et ...

Je suis toujours contente...

Je suis toujours contente quand j'aperçois le jour se lever dans ma chambre. Au début, je le devine. Je reconnais cette faible et mince lueur dans la fente des rideaux : oui, ça y est, il est là, il est revenu...

Je sais maintenant qu'il va s'installer pour de bon. Ce sera doux, discret, imperceptible au départ. Dans l'obscurité de ma chambre, la nuit quittera peu à peu son manteau de grand noir pour devenir progressivement ombre rassurante. Les meubles et les objets qui avaient disparu de ma vue réapparaîtront et retrouveront leur place. Tout redevient si connu, si rassurant. Le jour est bien là et les bruits l'accompagnent peu à peu dans sa progression...

Les masses informes des meubles retrouvent doucement leur silhouette. La première à se distinguer c'est toujours l'armoire, dont j'arrive maintenant à voir la rosace ciselée au centre de sa corniche, les rainures en forme d'arabesques des deux portes et la vieille clé fichée dans la serrure en métal doré. C'est ensuite au tour du bureau de redevenir lui-même, c'est à dire ce meuble sobre, épuré, aux teintes acajou mordoré sur lequel je pose souvent des bouquets de roses thé. Et puis vient le petit fauteuil en toile de Jouy, sur lequel je dépose mes habits le soir avant de me coucher. Ça y est, j'arrive à voir les motifs surannés des délicates et charmantes marquises entourées de guirlandes sur leurs escarpolettes. Bientôt, lorsqu'il fera un peu plus jour, je verrai même la trame élimée des accoudoirs usés par le temps...

La grisaille terne qui entoure la fenêtre se dissipe peu à peu et fait apparaître – comme chaque matin – le motif si familier à mes yeux de l'imprimé à fleurs des doubles rideaux. Je les fixe un instant : c'est un semis de myosotis aux fleurs bleu violet mauve entrelacé de fines rayures d'un vert tendre. A regarder leur éclat, je devine déjà l'humeur du temps qu'il fait...

Si la lumière continue de chasser l'ombre, celle-ci n'en reste pas moins présente derrière une lampe ou une chaise. Désormais ombre et lumière ne s'opposent plus mais au contraire deviennent complices. Tout reprend vie, rien ne peut empêcher la progression du jour !

Isabelle GAJAC

.../...Parfois je vois rouge, pas de colère ni de rage, mais plutôt parce que je ressens le besoin avec mon pinceau de repeindre le ciel qui a pris une couleur de plomb, un peu de violet et de carmin ne me paraissent pas superflus pour souligner et égayer les masses sombres des nuages.../...

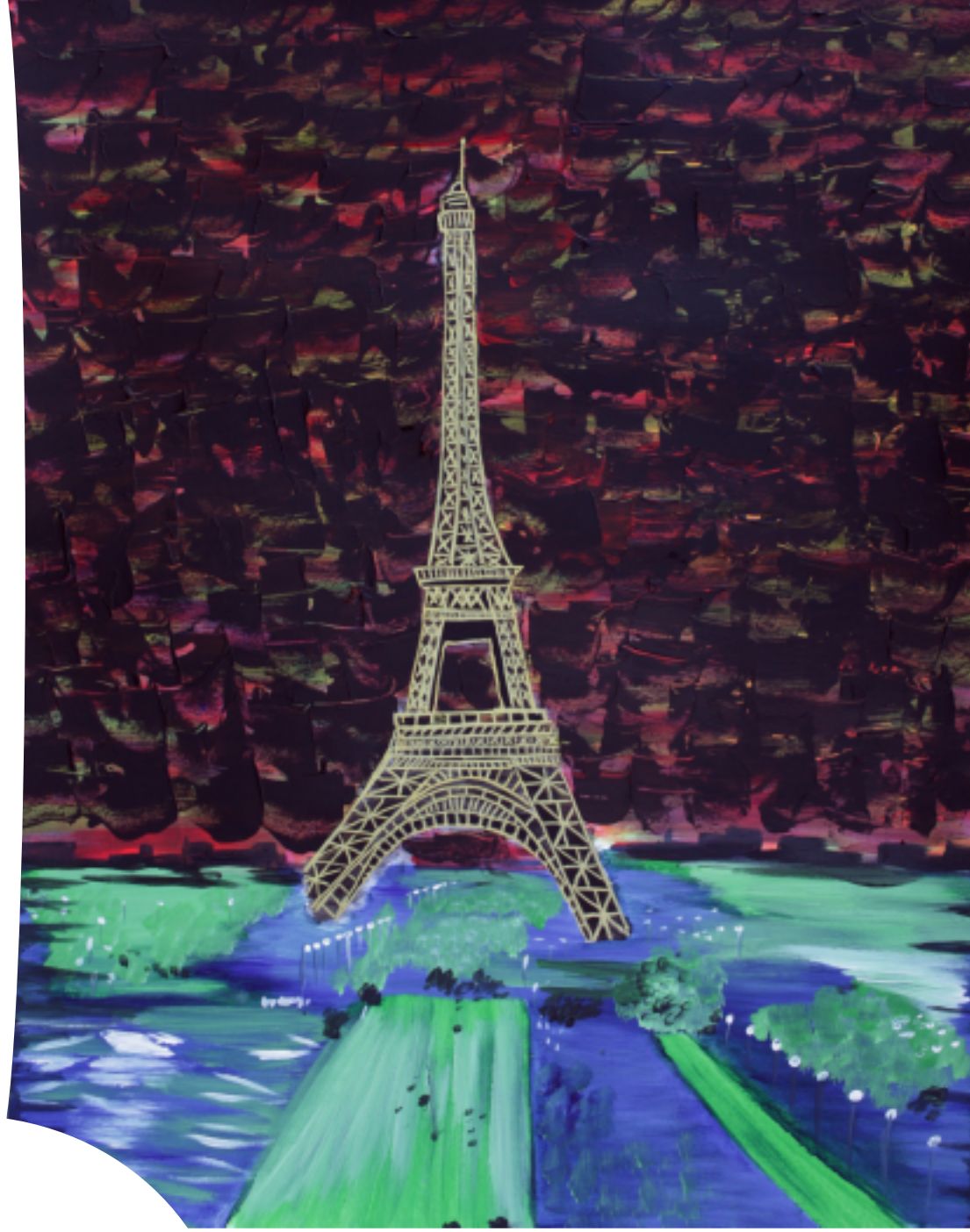


Illustration texte 62, Léna ETNER





Petite histoire de police (Mexique)

Puerto Vallarta, ville très touristique sur le pacifique, au Mexique.

Lundi soir, 23 h 30, je rentre à l (hôtel au volant d'une voiture de location bien repérable avec le logo de la compagnie de location à l'arrière). Je fais très attention, les feux de circulation sont placés en face au milieu des carrefours, comme aux États-Unis ; de plus lorsque le vert clignote, il faut vite s'arrêter, il passe au rouge en deux secondes ; et puis la voiture est automatique, il ne faut donc pas freiner brutalement !

Les voitures de location sont la cible privilégiée des policiers car ils peuvent demander plus aux touristes qui paient généralement sans discuter. (Je ne dis pas que tous les policiers sont corrompus ou arnaqueurs....) Bref la voiture de police plein phares, sirènes hurlantes, me colle au pare-choc ; son conducteur, à l'aide d'un haut-parleur, m'enjoigne de me garer... à l'américaine. Je roule à moins de 60 km/h, je n'ai grillé aucun feu, je suis sûre de moi. Je me gare, éteins le moteur, baisse la vitre et j'attends tranquillement. Mon mari fait semblant de dormir car c'est celui qui est au volant qui se débrouille !

Un très jeune policier s'approche et me dit avec un énorme sourire que j'ai passé le feu du croisement, à la hauteur de la gare des bus au rouge. Je lui réponds sèchement : « certainement pas, mais si vous le dites..... » Ce qui sous-entend que les policiers sont tous les mêmes....

Il est légèrement déconcerté, pas par ma réponse, mais parce que je parle en espagnol ; il me demande les papiers du véhicule et mon permis de conduire. Puis vient la question traditionnelle sur le permis de conduire car au Mexique on doit le renouveler tous les trois ans. Et là il commet la gaffe de sa vie en s'exclamant : « Vous conduisez depuis 1972 ! Je n'étais même pas né ! » Ma réponse est immédiate, foudroyante : « dis donc jeune homme, je sais bien que je pourrais être ta grand-mère, mais je ne te permets pas de me le faire remarquer ! »

Son sourire disparaît et très confus, il bafouille : « bon on va en rester là pour cette fois, mais je vous en prie, Madame, faites attention aux feux. » Et il repart sans un centime !

Ce soir-là un jeune policier mexicain a appris à se montrer courtois et moi à prendre le ton que maintenant l'âge m'autorise à utiliser !!!

Lisette DUPONT

.../... Parfois je vois rouge, pas de colère ni de rage, mais plutôt parce que je ressens le besoin avec mon pinceau de repeindre le ciel qui a pris une couleur de plomb, un peu de violet et de carmin ne me paraissent pas superflus pour souligner et égayer les masses sombres des nuages .../...

68

Un petit tableau

C'est un tableau qui me hante depuis des décennies. J'avais 7 ou 8 ans lorsque je l'ai découvert dans un livre scolaire, ou de la bibliothèque municipale, je ne sais plus.

Il représentait, sur une demi page, un paysage de campagne ; une petite maison basse, ancienne et pas très droite, au bord d'une rivière, ou peut-être d'un ruisseau... La maison était située à droite, presque en haut ; la rivière semblait surgir de derrière la maison, descendait pour aller se perdre en bas à gauche en passant sous un pont vermoulu et moussu.

On ne voyait qu'un morceau du pont ; parfois j'imaginai qu'il était cassé ou bien qu'il continuait bien au-delà du tableau, vers d'autres paysages enchanteurs. Un arbre aux feuilles fines et vertes se laissait bercer par un souffle de vent tiède de l'autre côté de la rivière, ou du ruisseau. Le ciel était d'une couleur incertaine, il n'y avait pas de nuages, pas d'oiseaux, aucun personnage ; quelques fleurs dont j'ai oublié jusqu'à la couleur parmi les hautes herbes derrière l'arbre.

La maison n'avait rien de cosu et ses volets étaient fermés ; malgré cela je devinais une vie joyeuse et je rêvais de rencontrer ses occupants. De la terre, un peu d'herbe et du gravier devant la maison ; pas d'allée, pas de barrière, pas de clôture.

C'est peut-être cela qui me fascinait : la liberté qui éclatait dans ce tableau !

J'ai visité de nombreux musées, parcouru de nombreuses galeries à travers le monde, je n'ai jamais revu ce tableau ; je reste cependant persuadée de le reconnaître à la seconde où je le verrai....

Lisette DUPONT

69

Texte numbré

Un jour de juillet deux copains avaient pris leur baluchon et avaient pris le train à trois heures de l'après-midi pour se rendre à Montpellier. Ils se retrouvaient dans une place à quatre en compagnie d'un couple un peu Vieille France. Ils étaient un peu en retard et cinq minutes après leur entrée dans le train celui-ci est parti. Le train était bondé en ce beau mois de juillet mais l'interphone annonça qu'il restait six places en voiture sept. Le trajet vers Lyon se déroulait sans problème quand nos deux compères décidèrent d'aller se restaurer à la voiture restaurant numéro huit. Ils choisirent un sandwich et un café ce qui leur revient à neuf euros. Ils dégustaient leur petit sandwich SNCF quand un groupe de dix enfants au minimum sûrement une colonie de vacances, déboula dans le wagon. Ils étaient mignons et bien sages. Nos deux amis quittèrent le wagon restaurant et regagnèrent leurs places. Jean-Luc pris son livre d'histoire où il s'était arrêté : au chapitre onze.

Christophe GERRY

.../... La forêt sans une pointe de pourpre me semble fade, une touche écarlate accrochée aux lèvres des femmes réveille les visages endormis.../...

Illustration texte 62, **Geneviève RIVIERE**





Illustration texte 62, Odile PREVOST

70

PPM (petite pensée du matin)

Beaucoup plus émouvant que je ne l'imaginais. Cela donne chaud de se regarder écrire. A suivre !

Françoise COLAS



.../... Je ne veux pas changer les couleurs du monde mais je voudrais un monde tout en couleurs, parfois douces et pastel, parfois plus violentes et criardes où s'entremêlent toutes les nuances de l'arc en ciel, un monde festival de lumière qui sache réconforter les âmes grises.



Illustration texte 62, Kirstin B. SKJELSTAD

.../...C'est en bleu que j'imagine les entrailles de la terre, mais un bleu marine, profond, obscur.../...

71

PPM (petite pensée du matin)

Tristesse... Elle n'était pas à sa place a-t-elle dit. Lui avons-nous donné la sienne ? Ignorance, indifférence. Elle a dit sa solitude, ou était notre sollicitude ? Nous ne savons si notre chagrin était utile, mais cet instant, lui, ne pouvait être futile !

Françoise COLAS

72

PPM (petite pensée du matin)

Petite pensée du matin, petite envie d'un câlin. S'enfoncer dans la journée, reprendre ses activités, mais sans s'y précipiter, avec douceur et sans chagrin !

Françoise COLAS

73

Petite scène dans le métro

Jeudi matin, 8 h.

Jeanne d'Arc, dans son habit doré, arpente les couloirs de la station Concorde sous l'œil médusé des usagers. Elle demande poliment comment se rendre à l'Elysée. Un jeune homme qui a repris ses esprits lui dit : « T'avais qu'à garder ton cheval ! » Lorsqu'elle lui répond : « T'occupes, toi, rentres dans ta banlieue ! », un autre s'étonne : « Mais elle parle comme ceux du neuf trois ! » Jeanne, agacée, pointe son épée vers l'intrus : « Tu m'indiques le chemin ou je t'embroche... » Une jeune femme, genre jeune cadre dynamique, s'exclame : « Vas y Jeanne, bravo, boute-les moi hors de la ville ! Viens, suis-moi, je t'accompagne à l'Elysée ! »

Deux agents de la sécurité RATP tentent de s'interposer ; mais Jeanne, que des années sur sa monture n'ont point ankylosée, les envoie au tapis. C'est qu'elle tient à sa réputation de meneuse

Elle invite alors la foule à se joindre à elle pour aller aider le président en difficulté. Comme toujours en France les avis sont partagés et environ 50 % des personnes présentes se regroupent autour d'elle et quittent La Concorde pour le palais de l'Elysée, sous les huées de ceux qui restent. On entend même quelques Anglais murmurer : « Il va falloir qu'on recommence, et avec la pénurie de carburant cela ne va pas être facile. D'autant plus que les Verts ne voudront pas abattre des arbres pour un nouveau bûcher ! »

C'est là que mon réveil a sonné, fort à propos, et je ne connais pas la fin de l'histoire...

Désolée...

Lisette DUPONT

74

Souvenirs sensitifs : le toucher

Ce que j'aime toucher

La robe lisse et brillante de la jument bai que j'aimais brosser, les longs crins noirs, épais, élastiques et denses de sa crinière, et de sa longue queue qu'un à un je démêlais avec un gros peigne en métal.

Les cheveux doux, couleur de miel, de ma fille aînée lorsqu'elle était encore bébé. Leur matière souple, soyeuse et fine qui s'enroulait autour de mon doigt.

Le sable tiède sur la plage, à La Baule, un après-midi d'été ... si fin qu'il me chatouille en filant entre mes orteils. J'en fais un sablier dans mon poing refermé, et il s'égraine, me caressant doucement au passage, d'un frôlement à la fois fluide et délicieusement râpeux.

La pâte que dans la cuisine je malaxe à deux mains pour en faire une boule homogène. Mes poings pleins de farine s'y enfoncent tour à tour, ils y laissent leur empreinte, chaque fois engloutie. J'aplatis la substance élastique en une galette que je replie, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que l'air emprisonné boursouffle les parois contre mes paumes.

Estelle DEGEZ

75

Ma semaine sous forme d'allégorie

LUNDI : Vingt-Mille lieues sous les mers... Suis restée en plongée tout le week-end, il falloir faire surface !

MARDI : Le Capitaine Fracasse. Rendez-vous avec le prof de français de mon fils... attention les dégâts !

MERCREDI : De la Terre à la Lune. Le temps d'une matinée solitaire, je m'évade dans mon monde, je rêve à des jours meilleurs...

JEUDI : La Peau de chagrin. Plus rien dans le frigo, il est temps d'aller faire les courses !

VENDREDI : Le Bruit et la fureur. Concert U2 au stade de France.

SAMEDI : Cinq semaines en ballon, et je m'envole pour des vacances bien méritées.

DIMANCHE : Le Songe d'une nuit d'été. Cette promenade magique en forêt, est-ce un rêve ou bien la réalité ?

Estelle DEGEZ

Illustration texte 63, Marie-Christine LESEN

.../...Je veux bien qu'il pleuve mais à chaque fois il faudra qu'un arc en ciel illumine le ciel de plomb, et que les parapluies, de sortie, forment un gigantesque tableau, non pas de noir uniforme comme ceux peints dans un tableau de Magritte, mais qu'ils soient multicolores, changeants, miroitants..../...



ECHAL



Illustration texte 65, Claire LE BORGNE

.../...Mais tant que les doux nuages protecteurs veillent sur nous, qu'ils dansent en silence leurs lentes rondes majestueuses et ouatées, ils gardent nos longues nuits blanches de cette torpeur glacée qui, tapie dans l'immensité, guette.



Abécédaire sur le thème de l'écriture

- A comme l'alphabet que fièrement annonce le petit écolier
- B comme le braille, cette écriture tactile que ne sais pas déchiffrer
- C comme ce petit cartable usé où dorment mes premiers cahiers
- D comme délicate recherche de l'adjectif dans le dictionnaire de mes souvenirs
- E comme effacer sans cesse et tout recommencer
- F comme fuite du temps à combattre sur le papier
- G comme graphème, séduction plastique d'un mot
- H comme histoire, héro, héroïne
- I comme imagination sans limites
- J comme jeunesse éternelle d'une phrase juste
- K comme kaki, ce fruit au goût d'ailleurs
- L comme lent bonheur de la lecture
- M comme mémoire d'éléphant
- N comme les nuages que j'observe en rêvant
- O comme l'orage qui parfois couve sous les mots
- P comme passage, comme poésie
- Q comme Queffelec et ses noces barbares qui me prennent aux tripes
- R comme Recherche du temps perdu
- S comme silence assourdissant
- T comme traduire
- U comme urgence
- V comme violence d'un mot sur la page
- W comme William... Shakespeare ou Faulkner, leur regard aigu et tendre
- X comme extraordinaire expérience
- Y comme Yeats et sa poésie qui m'emporte
- Z comme Zola qu'on découvre ébahi à quinze ans.

Estelle DEGEZ

77

Changer les couleurs du monde

Trop de noir, trop de sérieux, trop de sombre. Hormis le vert et le rouge agressifs des feux aux carrefours, pas assez de ces couleurs vibrantes, qui irradient et nous portent de leur énergie palpitante. Lorsque je me ballade, parfois je rêve qu'un magicien facétieux est venu rendre leur liberté aux couleurs de la ville. Les longs manteaux noir des belles élégantes prennent alors de nouvelles allures canaille en se teintant de vert, de bleu, de jaune vif, tandis que pour accompagner la danse virevoltante de ces oiseaux des îles tout à coup échappés de leurs cages, ces messieurs autrefois si sobrement sanglés dans leurs costumes sombres s'offrent un camailleux charmant de vestons de drap roses, de chapeaux de satin violet, de pantalons chamarrés. Et pour ne pas être de reste, les trottoirs, la chaussée entrent gaiment dans la ronde, ils se parent d'un ciel léger pour tendrement les porter au monde, les faire flotter sur l'onde, et répliquer à la ronde des petits nuages irisés qui tout autour de la ville répandent les lumières d'un immense arc en ciel. Alors, plus rien n'est gris, le monde entier me sourit, je revis !

Estelle DEGEZ

78

La contrainte du prisonnier

Supprimer toutes les lettres qui ont des hampes ou des jambages. Ne peuvent être utilisées que 5 voyelles et 8 consonnes (c, m, n, r, s, v, w, x)

Trop de noir, trop de sérieux, trop de sombre. Hormis le vert et le rouge agressifs des feux aux carrefours, pas assez de ces couleurs vibrantes, qui irradient et nous portent de leur énergie palpitante. Lorsque je me ballade, parfois je rêve qu'un magicien facétieux est venu rendre leur liberté aux couleurs de la ville. Les longs manteaux noir des belles élégantes prennent alors de nouvelles allures canaille en se teintant de vert, de bleu, de jaune vif, tandis que pour accompagner la danse virevoltante de ces oiseaux des îles tout à coup échappés de leurs cages, ces messieurs autrefois si sobrement sanglés dans leurs costumes sombres s'offrent un camailleux charmant de vestons de drap roses, de chapeaux de satin violet, de pantalons chamarrés. Et pour ne pas être de reste, les trottoirs, la chaussée entrent gaiment dans la ronde, ils se parent d'un ciel léger pour tendrement les porter au monde, les faire flotter sur l'onde, et répliquer à la ronde des petits nuages irisés qui tout autour de la ville répandent les lumières d'un immense arc en ciel. Alors, plus rien n'est gris, le monde entier me sourit, je revis !

Estelle DEGEZ



Illustration texte 65, **Geneviève RIVIERE**

texte 65

*Quand la nuit tombe, peu à peu gagne le royaume des ombres,
et les nuages, doucement, se déposent sur l'onde, les forêts, les
prés délaissés et sombres.../...*



Illustration texte 65, Odile PREVOST

.../... Sans protection, abandonné des heures durant, le dormeur erre alors sans issue dans ses sombres angoisses, le labyrinthe des problèmes obscurs et jamais résolus.../...

79

Chaque mot commence par une voyelle

Ici a aménagé une amie adorable et assez incroyable. Elle aime être utile et aider en arrosant anthuriums, amaryllis et arums en été. Ou alors elle appelle après avoir écouté une info étonnante et elle évoque une idée, énonce une ode antique apprise ensemble autrefois à l'école. Enfant, elle accumulait image après image, elle exposait et ornait indéfiniment ustensiles usagés ou insignifiants, elle offrait un asile inviolable aux araignées et aux insectes. Elle abordait objets, existence et êtres minuscules ou immenses avec une incroyable aisance, avec innocence et indépendance.

Aujourd'hui, Anne est infirmière aux urgences. Avec une écoute incroyable, elle accueille, entend, apaise, amuse, ignorant insultes et orages. Aucune ombre en elle, aucune impatience, aucune aversion aux étrangetés, aux angoisses. Elle accède ainsi, avec une audace inouïe, à un infini où aimer est un idéal accompli. Une âme intacte et admirable.

Estelle DEGEZ



Illustration texte 66, **Évelyne MONTAUT**

.../... Je reconnais cette faible et mince lueur dans la fente des rideaux : oui, ça y est, il est là, il est revenu... .../...

80

En passant par Bogota

Je quitte Mexico pour Quito, avec escale à Bogota où je retrouverai deux personnes pour la fin du voyage. Mon vol est à 7 h. Je prends un taxi à 4 h15. A 4 h50 je suis en possession de ma carte d'embarquement et assurée que ma valise me sera restituée à Quito vers 21 h. Les boutiques hors taxes ne sont pas encore ouvertes ; seule une minuscule cafeteria avec « coin fumeurs » ouvre à 5 h10. A l'heure dite tous les fumeurs s'y engouffrent !

Le café est infect et les quelques sandwiches et viennoiseries étalés dans la vitrine ont l'air d'avoir passé une si mauvaise nuit que je préfère attendre le pain congelé qui nous sera servi dans l'avion.

Nous décollons à 7 h30, ce qui n'est pas un vrai retard pour une compagnie latine. A 8 h, petit déjeuner : effectivement le traditionnel « petit pain sucré / fromage caoutchouteux / jambon de dinde » est aux $\frac{3}{4}$ congelé ; la petite tomate cerise est aussi fripée que la feuille de laitue sur laquelle elle gît. Nous avons tous tellement envie de manger que nous trempons le sandwich dans le café brûlant !

Le petit plus de cette compagnie est de faire participer les passagers au décollage : sur notre petit écran nous pouvons regarder la piste d'envol disparaître – Sensation forte garantie – Comme on ne peut éteindre l'écran, beaucoup de personnes ferment les yeux et prient. Ma voisine prie à haute voix. 4 h 30 d'un vol sans histoire, au-dessus d'une grosse couverture nuageuse, si bien que nous ne voyons jamais les sommets que le commandant nous nomme tout au long de la route. Je demande à une hôtesse si les pilotes voient vraiment à travers les nuages ou bien s'ils nous informent juste géographiquement au cas où nous nous écraserions sur un de ces fameux sommets. J'ai la réponse 10 / 15 minutes plus tard par haut parleur « Nous survolons actuellement la ville de Medellin que vous ne pouvez pas voir, à droite de l'appareil. Cette ville située à 1 540 m possède de nombreux hôpitaux bien équipés et des hélicoptères de secours. ». Je ris franchement et pris l'hôtesse de remercier le commandant pour cette excellente et rassurante information. Ma voisine sort un chapelet et retombe en prières. Elle est Mexicaine, et à Bogota prendra un autre avion pour Madrid à 21 h. Elle a peur de sortir à Bogota à cause de tout ce que l'on raconte sur la Colombie ...Je lui assure que j'ai déjà passé une bonne semaine à Bogota, que la ville ne me paraît pas plus dangereuse que Mexico et qu'à l'heure actuelle les narcotrafiquants sont plus au Mexique qu'en Colombie.

A Bogota après avoir pris un très très bon café et m'être assurée de ne pas avoir à payer de taxe de sortie, je passe le contrôle de l'immigration. A la question « Durée de votre séjour » j'ai écrit 4 h. Lorsque je dis à la préposée que je sors pour fumer avant de reprendre un vol pour Quito à 18 h45, elle s'excuse au nom de son pays et me précise bien qu'elle aussi doit sortir pour sa pause cigarette et présenter son badge à chaque fois !.. Elle est vraiment désolée.

L'aéroport est au milieu d'un vaste chantier, il aura sans doute doublé sa superficie dans moins d'un an. En face un petit square, pris d'assaut par les fumeurs en transit pour plusieurs heures. La ville est trop loin pour aller y faire un tour, et c'est dommage car Bogota est une belle ville.

Je me souviens de mon premier passage dans cet aéroport, il y a 7 ou 8 ans ; nous étions 4 en transit de 11 h à 20 h. Notre envie d'aller jusqu'au centre ville a été stoppée net à la vue du nombre de militaires armés jusqu'aux dents qui surveillaient le lieu et ses alentours ; de l'autre côté du carrefour on apercevait un parc entouré de grillage et de barbelés. Nous n'avons pas traversé ce carrefour et avons passé la journée dans cet aéroport qui était militaire, tout petit et sans salle d'attente convenable !... Aujourd'hui chaque compagnie a sa propre salle d'attente, confortable, et la galerie marchande regorge de marchandises....

Mes compagnons de fin de voyage doivent arriver de Paris vers 16 h30, mais c'est la pluie qui m'oblige à rentrer dans l'aéroport à 16 h.

Promenades à travers les boutiques hors taxes ; mystères des taxes : comment une cartouche de cigarettes qui coûte 60 euro en France, 32 dollars à Roissy, passe-t-elle à 15 dollars à Bogota ? Je ne cherche pas l'explication, j'achète deux cartouches !

Finalement le vol de Paris n'est arrivé qu'à 17 h30 et nous avons quitté Bogota à 19 h30.

Quelle journée ! Si les voyages forment la jeunesse, ils n'arrangent pas les plus anciens !!!

Lisette DUPONT



Illustration texte 66, **Catherine MICHEL**

Je suis toujours contente quand j'aperçois le jour se lever dans ma chambre. .../...



*Illustration texte 68, Michèle MEUNIER-ROTIVAL
C'est un tableau qui me hante depuis des décennies. .../...*

81

L'été indien

L'été indien est paraît-il un phénomène canadien, et pourtant, en normandie aussi, on le connaît bien ! La légendaire humidité de cette région de prairies grasses et de riches vergers n'est plus à raconter, tant est partout proverbiale l'éternelle grisaille qui semble imprégner toute chose, y compris l'âme mélancolique des habitants, des falaises crayeuses aux méandres du fleuve. Aussi, passé septembre et la fin de l'été, la cueillette des mûres, les premières nuits fraîches, les petits matins brumeux où l'on s'en va dans les sous-bois ramasser les champignons, les normands attendent-ils ce petit regain d'été, cette dernière vague de douceur qui comme par magie vient réchauffer, au mois d'octobre, quelques belles journées.

On s'attarde alors au jardin, tout étonné de ce ciel bleu layette où s'effiloquent d'innocents petits nuages blancs, de ces bourgeons miraculés qui s'apprêtent à éclore. On prend son temps sur le pas de la porte, avec l'ami qu'on raccompagne, dans la douce tiédeur des rayons obliques... On savoure ce bonheur volé aux saisons, on est bien, le temps s'arrête... et déjà on se prend à rêver à toutes ces choses que l'on fera quand l'été reprendra parmi nous ses quartiers pour de vrai.

Estelle DEGEZ

Pour peindre un petit poney

Pour peindre un petit poney plein de poésie,
En premier peindre une prairie,
Patiemment y planter des pommiers, des poiriers, des pruniers,
Et dans les profondeurs du paysage parasité par la pluie,
Des peupliers qui ploient sous le poids des pigeons, des perdrix .
Près d'un pommier plaisant, placer votre poney préféré.
Ne pas le planter là, plan-plan, paisible, paresseux et paissant,
Préférer le pousser à poursuivre dans le pré piqué de pensées, de primevères
Une pintade ou un paon, une poule printanière :
Le poney paraîtra plus pétulant, plus présent.
Profitez-en, pour peindre une palissade parcheminée de planches plates,
Puis si possible percez là-d'une petite porte en pin pâle et poli,
ET pfuittt ! passez au paradis !

Estelle DEGEZ

*.../... On ne voyait qu'un morceau du pont ; parfois j'imaginai qu'il était cassé ou bien qu'il continuait
bien au-delà du tableau, vers d'autres paysages enchanteurs.../...*

Illustration texte 68, Anne-Lise BULLETT





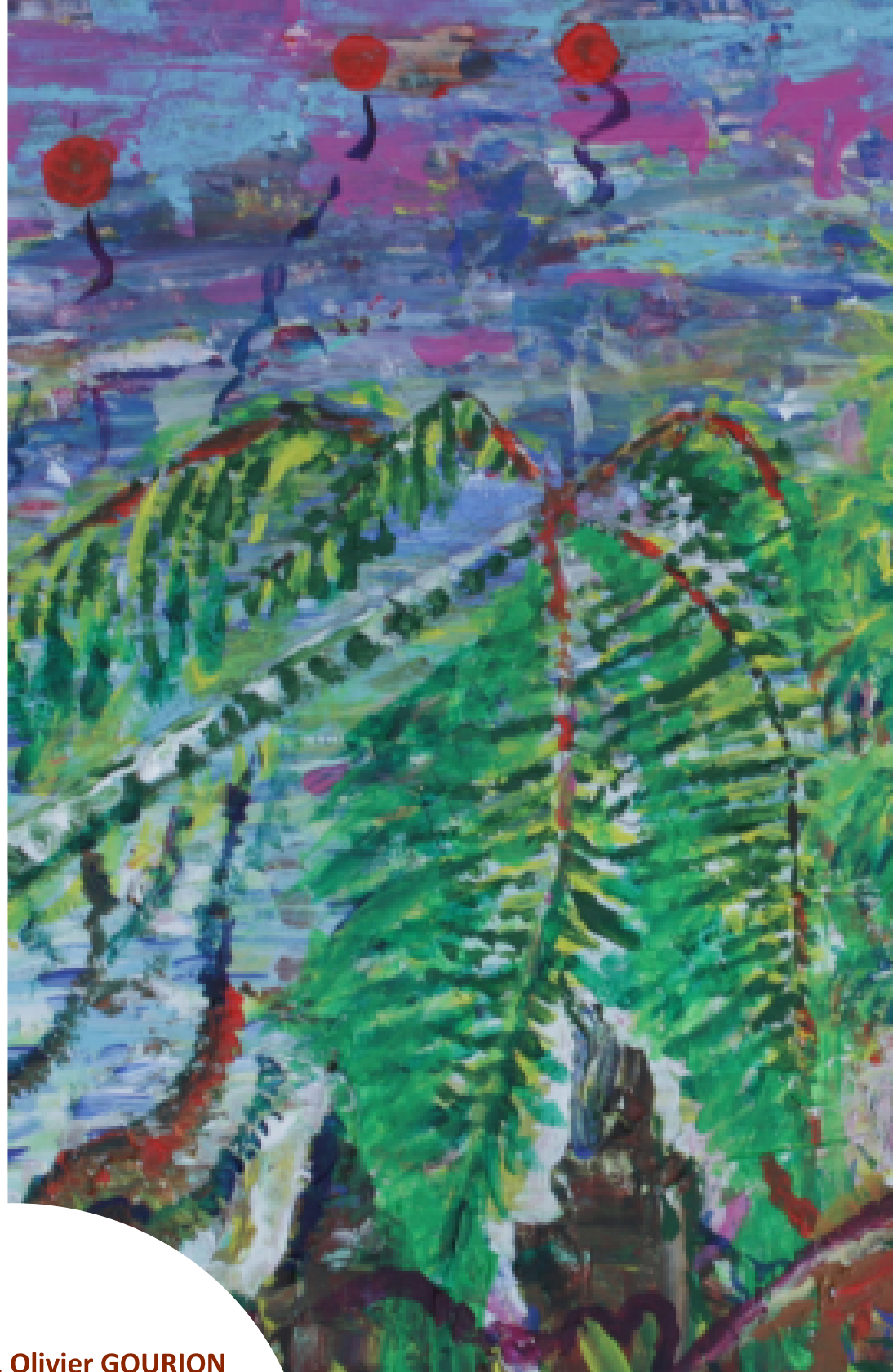


Illustration texte 68, **Olivier GOURION**

.../... Un arbre aux feuilles fines et vertes se laissait bercer par un souffle de vent tiède de l'autre côté de la rivière, ou du ruisseau.../...

La pâte que dans la cuisine je malaxe à deux mains pour en faire une boule homogène. Mes poings pleins de farine s'y enfoncent tour à tour, ils y laissent leur empreinte, chaque fois engloutie.

Illustration texte 74, **Anne de SAINT GENOIS**







Illustration texte 75, Kirstin B.SKJELSTAD

LUNDI : Vingt-Mille lieues sous les mers... Suis restée en plongée tout le week-end, il falloir faire surface !



Illustration texte 76, Kirstin B.SKJELSTAD

R comme Recherche du temps perdu

S comme silence assourdissant



Remerciements à tous les participants

